



*Templum Honoris non adeundum, nisi
per Virtutis.*

ESSAI

Philosophique & Pratique

S U R
L'É D U C A T I O N

D E S
Jeunes Seigneurs & Gentils-hommes,
que l'on veut avancer dans le
Monde, & à la Cour.

Où l'on considère la manière la plus propre de les élever depuis le berceau jusqu'à l'âge de maturité, & l'art de leur faire connoître, goûter, & pratiquer la Vertu ; les devoirs, & les exercices qui concourent à la perfection du Cœur, de l'Esprit, & du Corps.

Par M. P O R N Y, *K*
Professeur de Langue Française, à Eton.

A L O N D R E S :
Chez C. P A R K E R, libraire, dans
New Bond-Street.

M. DCC. LXXI.

P R É F A C E.

COMME la félicité
publique dépend
presque absolument de
ceux que la naissance,

A 2 &

& la fortune mettent
en droit d'occuper les
plus grands postes, &
de faire par conséquent
une infinité d'heureux,
ou de mal-heureux, se-
lon qu'ils rempliront,
bien ou mal, les devoirs
de leurs emplois; j'ai
cru qu'on ne pouvoit
travailler plus utilement,
pour le Public, que de
cher-

chercher les moyens de rendre les jeunes Seigneurs aussi distingués par leur vertu qu'ils le sont déjà par leur naissance, & qu'ils le feront un jour par leurs emplois ; & de tâcher de leur faire perdre, autant qu'il est possible, l'envie de passer leur Jeunesse, comme s'ils

[iv]

méprisoient les dignités;
 crainte que dans un age
 plus avancé, revenus du
 plaisir, & entêtés de
 l'ambition, ils ne vin-
 sent à les demander,
 peut-être même à les ob-
 tenir, comme des gens
 qui auroient toujours
 fait leurs efforts pour les
 mériter.

Je

Je fais que bien des
personnes ont travaillé
sur cette matière, en
différens tems, & en di-
vers lieux ; je ne pense
pourtant pas qu'on l'ait
épuisée : il me semble
même que tous ceux,
qui jusqu'ici ont écrit là
dessus, ont trop, ou trop
peu

peu donné à la Religion;
 n'ayant en vue que les
 ordres de Citoyens, l'
 Ecclesiastique, le Ma-
 gistrat, le Militaire, le
 Commerçant, & l'Arti-
 san, ils ne se sont pas
 assez attachés à réunir
*l'Honnête-homme, le Po-
 litique & le Chrétien.*
 Le lecteur jugera si j'ai
 bien ou mal pensé; je
 crois

crois qu'il seroit inutile
 que, par des louanges
 étudiées, je tâchasse de
 le prévenir en ma fa-
 veur. Tout homme qui
 a l'esprit juste, juge d'un
 ouvrage par ce qu'il est
 en lui-même, & non
 pas par les sentimens
 que peut en avoir ce-
 lui qui le lui pré-
 sente,

sente, sur-tout en matières de cette nature : ainsi je suis sûr, que si mon livre est bon, il paroîtra tel, sans que je prenne la peine de mandier l'aprobation de mon lecteur, & que s'il ne l'est pas, tout ce que j'en pourrois dire ne le lui feroit point

point trouver meilleur.

Je crois seulement
être obligé de rendre
raison des motifs
qui m'ont fait éviter
les citations, quoi-
qu'ayant travaillé d'a-
près les Anciens & les
plus habiles des Mo-
dernes,

dernes, j'eusse pu faire
 parade des *Cicéron*, des
Quintilien, des *Tacite*,
 des *Grotius*, des *Mal-*
branche, des *Locke*, &
 de ces autres grands
 hommes, dont le com-
 merce fait toujours hon-
 neur à un écrivain de
 mon age ; mais voici
 quelles ont été mes rai-
 sons;

sons ; j'ai cru que ce
qui étoit bon, l'étoit
toujours, & je n'ai pas
voulu soupçonner mon
Lecteur d'être homme
à prévention, à qui les
grands noms imposaf-
sent, & je me suis per-
suadé que ce qui étoit
mauvais ne devenoit ja-
mais bon pour avoir
été dit par un Ancien ;
ce

ce qui m'a porté à prendre le parti d'exposer mes pensées sans aucune précaution pour les faire valoir. En juge qui voudra, si je pense juste, qu'importe d'où j'ai pris mes premières idées ; si je ne pense pas juste, l'autorité de *Cicéron*, ou d'aucun autre, rectifieroit-elle mes pensées ?

sées? Voilà tout ce que
j'ai à dire sur mon livre,
j'attends le jugement du
Public pour savoir ce
qu'il faut que j'en pense.

tress? Voilà tout ce que
 j'ai à dire sur mon livre,
 j'attends le jugement du
 Public pour savoir ce
 qu'il lui en semble.

Les autres qui ont voulu
 en faire un ouvrage de
 morale ou de politique
 ont eu tort.

2
 Les autres qui ont voulu
 en faire un ouvrage de
 morale ou de politique
 ont eu tort.

CHAPITRE I.

*Des Nourices, qu'on doit donner,
& des Compagnons qu'on doit
mettre auprès des jeunes Seig-
neurs.*

SI notre siècle pouvoit être réglé
par l'exemple des siècles passés,
& si nous avions autant d'a-
mour pour les vertus de nos pères,
B que

que nous avons d'attachement pour
 leurs vices ; la question du choix des
 Nourrices qu'on doit donner aux jeunes
 Seigneurs, seroit bientôt décidée, par-
 ce que les mères ne se déchargeroient
~~de ce soin sur personne, mais l'enté-~~
 tement que nous avons pour la poli-
 tesse de notre siècle, nous faisant re-
 garder comme barbare l'austère vertu
 de nos pères, ne permet pas d'espérer
 que nous réglions notre conduite sur
 la leur, & ne doit que trop nous faire
 craindre que les grands exemples que
 l'antiquité pourroit nous fournir là-
 dessus, ne fussent du nombre de ceux
 qu'on se contente d'admirer, & qu'on
 critique même quelquefois, parce-
 qu'ils choquent trop nos préventions,
 & que nous sommes accoutumés à
 juger de ce que les autres devroient
 avoir

avoir fait, par ce que nous sommes bien aises de faire nous-mêmes. Des Reines ont nourri leurs enfans, il est vrai, mais les Reines sont mortes ; en voila assez pour leur faire perdre le droit d'être la règle des peuples ; la mort qui leur a ôté le pouvoir de faire des grands & des riches, leur ôte l'espérance d'avoir des imitateurs.

Et comme je ne me sens pas assez d'autorité pour m'ériger en reformateur de mon siècle, je croirai avoir fait tout ce que je puis faire, si je suis assez heureux pour persuader aux pères & aux mères que la vertu future de leurs enfans dépend presque absolument de leur Nourrice : car toute la vertu des hommes consiste dans le bon usage

de leurs passions, qui d'elles-mêmes sont toutes bonnes, & que la nature ne leur a données que pour une bonne fin ; puisque ç'a été pour les porter à travailler à la conservation de leur être. Le bon usage des passions dépend de leur modération, ou de le leur violence ; or les nourrices donnent aux passions des enfans cette modération ou cette violence, qui dans la suite fait agir ou avec sagesse, ou avec emportement, elles leur donnent donc presque toutes leur vertu.

Toute nouvelle que puisse paroître cette opinion, elle ne surprendra pourtant pas, si l'on fait réflexion sur la nature des passions. Les passions ne sont que des perceptions, des sentimens, ou
des

des émotions de l'ame, qu'on raporte particulièrement à elle, & qui sont causées, entretenues, & fortifiées par quelque mouvement des esprits; & comme la largeur, la profondeur, & la netteté des traits de quelque gravûre dépend de l'eux choses, de la force dont le burin agit, & de l'obéissance que rend le cuivre; ainsi la profondeur ou la netteté des traces de notre cerveau, source unique de nos passions, dépend de ces deux causes, de la force des esprits animaux & de la constitution des fibres du cerveau: de-sorte que l'on peut rendre raison des différens caractères des hommes, d'un côté par l'abondance & la disette, par l'agitation & la lenteur, par la grosseur & la petitesse des esprits animaux; & de l'autre par la délicatesse

& la grossièreté, par l'humidité, la sècheresse & la flexibilité des fibres du cerveau; & enfin par le rapport que les esprits animaux peuvent avoir avec ces fibres.

Ce principe bien pénétré prouve assez combien il est important de bien choisir les Nourices; puisque avec le lait elles donnent les premiers esprits aux enfans, esprits qui font les premières traces dans leur cerveau si capable alors de recevoir de fortes impressions. L'intégrité des mœurs est donc une des premières choses auxquelles on doit avoir égard dans le choix des Nourices; il seroit même bon que parmi les sages on choisit celles qui le seroient davantage, les
grands

grands Seigneurs ne sauroient avoir trop de vertus.

A l'intégrité des mœurs, il faudroit joindre la bonté du tempérament; je fais bien qu'on tâche de ne donner aux jeunes Signeurs que des Nourrices robustes, je n'ai garde de condamner cette conduite; mais ce n'est pas ce que j'entends ici par la bonté du tempérament, parceque cette force qui pourra faire des hommes robustes ne fera pas toujours de grands hommes: j'entends donc par la bonté du tempérament ce sang tempéré, ces esprits vitaux modérés, si propres à faire ce que les payens apeloient le Héros, & que les Chrétiens appellent le Sage; Je veux qu'on ait égard à cela, parcequ'il est sûr que beaucoup de fem-

mes sont vertueuses avec un tempérament porté au mal ; soit qu'elles se soient accoutumées par de longues réflexions à résister aux impressions de leurs sens, soit que la Religion les soutienne ; or si l'on en prend de celles-là il arrivera qu'elles donneront aux enfans leur tempérament, sans leur donner leur vertu, elles leur donneront des esprits capables d'exciter dans ces petits corps de grands mouvemens, de faire dans ces cerveaux, encore tendres, de profondes & grandes traces, sans leur donner les moyens, dont elles se servent, pour résister à ces mouvemens, & pour ne pas suivre ces traces ; ce qui fera que des enfans, qui auront eu une Nourrice fort sage, ne laisseront pas d'être très vicieux.

Mais

Mais comme ce n'est pas tout d'être vertueux, qu'on doit encore être raisonnable, il faut prendre extrêmement garde au caractère d'esprit des Nourrices qu'on choisira. Dans les enfans la raison est comme une bourse, qu'on ouvre ou qu'on ferme autant qu'on le veut ; si leurs Nourrices ne leur parlent que de choses raisonnables, ils apprendront à raisonner ; si au-contre elles ne les entretiennent que de vaneries, si elles jettent dans leurs esprits les sémences de toutes les foiblesses qu'elles ont elles-mêmes, les enfans acquierront une certaine bassesse & fausseté d'esprit qui leur demeurera fort long tems.

N'en voit-on pas tous les jours qui à quinze & vingt ans ont encore tout l'esprit de leurs Nourices ; doit-on donc rien oublier pour leur en donner qui l'ait juste, droit, raisonnable. Les plus petits enfans ont de la raison aussi bien que les hommes faits ; quoiqu'ils n'aient pas de l'expérience, ils ont les mêmes inclinations naturelles que nous ; quoiqu'ils se portent à des objets bien différens, & courent après des bahioles, ils pensent être heureux, tout comme nous, lorsque nous recherchons des choses qui nous paroissent plus solides : il n'y a donc qu'à leur donner de bons principes, ils tireront des conséquences aussi justes que nous.

Aces trois choses il faudroit que les Nourrices joignissent la pureté du langage, étant les premiers personnes que les enfans entendront parler, elles seront aussi les premiers modèles qu'ils se proposeront d'imiter, en formant leurs premières paroles ; & comme l'on voit qu'un vase retient long tems l'odeur de la première liqueur qu'on y a mise, que la première teinture qu'on donne à une laine est ineffaçable ; aussi les premières impressions de l'enfance nous durent presque tout le tems de la vie, les mauvaises bien plus long tems que les bonnes, parceque naturellement le bien se corrompt aisément dans nous ; & ainsi on ne doit rien oublier pour empêcher que les enfans ne s'accoutument à parler un langage

qu'il faudroit qu'ils oubliassent dans la suite, et oubli leur couteroit trop, peut-être même n'en viendroient-ils jamais à bout.

Mais comme les enfans ne peuvent pas être toujours seuls avec leurs Nourrices, & que c'est une nécessité indispensable de leur donner des Compagnons, il faut ne rien oublier pour leur en donner de bons. Deux raisons doivent convaincre de l'importance de ce choix. La première est que les esprits, qui du corps d'un enfant entrent dans celui d'un autre, étant plus proportionnés que ne le sont les autres esprits au corps où ils entrent, ils l'agitent d'une manière bien plus propre à faire de grands effets. Pour bien concevoir cela, il faut se souvenir que

Dieu

Dieu a voulu unir les hommes entre eux par des liens naturels, & que ces liens ne sont autre chose que la communication mutuelle des esprits, qui sortent des différens corps. La seconde raison est que dès que les enfans sont ensemble, tranquilisés alors par la joie qu'ils ont de se voir, ils se trouvent dans cet état, où l'esprit est comme à-voidé, propre par conséquent à être ébranlé par les premiers objets qui se présentent à lui, & à recevoir les premières impressions qu'on lui donne. Dans l'âge plus avancé, occupés de nos propres passions, nous ne sommes pas si disposés à recevoir celles des autres ; ce qui fait que le commerce des méchans ne nous est pas si contagieux, encore ne nous l'est-il que trop,

comme notre expérience peut nous en
convaincre.

Cela supposé, je dis qu'on doit re-
chercher dans les Compagnons des
jeunes Seigneurs, lors qu'ils sont plus
agés qu'eux, les mêmes qualités qu'on
demande à leurs Nourrices; & quand
ils sont de même age, il faut qu'ils
aient une même éducation, & brainte
que si ces jeunes enfans voyoient qu'on
eût moins de soin des autres que d'eux,
ils ne s'accoutumassent à les regarder
comme étant d'une nature inférieure
à la leur; il est bon que les jeunes
Seigneurs sachent qu'ils sont grands,
mais il est absolument nécessaire qu'ils
n'oublient pas qu'ils sont hommes,
grands par hazard, & naturellement
foibles: qu'on ne craigne pas de les
accou-

accoutumer à se regarder dans cette
 égalité avec les autres hommes, l'amour
 propre & les flatteurs ne les en feront
 sortir que trop-tôt.

CHAPITRE II.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

*Des Précepteurs qu'on doit donner
aux jeunes Seigneurs.*

LES pères & les mères feroient les
meilleurs précepteurs qu'on pût
donner aux enfans, cette espèce de re-
ligion que la nature leur inspire pour
eux, & qui fait qu'ils les regardent
comme leurs Dieux les disposeroit à
recevoir avec un respect sincère tout
ce

ce qui viendrait de leur part, de sorte qu'ils auroient autant de soin de suivre leurs avis, qu'il ont pour l'ordinaire d'application à imiter leurs exemples. La politesse de *Cornélie* ne servit pas peu à l'éloquence des *Graques* ses enfans; la fille de *Lælius* prit celle de son père, & la réputation d'*Hortensius* doit beaucoup à l'esprit de sa fille. Si la tendresse des pères fait que les avis que leurs enfans leur donnent en matière d'éloquence, leur sont si profitables, que ne feroit pas, en toute autre chose, le respect joint à la tendresse, que les enfans ont naturellement pour leur père.

Mais comme l'embarras des affaires, souvent même l'incapacité, met la plupart des grands Seigneurs hors d'état

de

de travailler par eux-mêmes à l'instruction de leurs enfans, ils doivent du-moins travailler à leur donner des Précepteurs qui puissent les rendre de grands hommes. Les *Aristotes* ont fait les *Alexandres*. Voici en peu de mots, qu'elles doivent être les qualités du Précepteur d'un jeune Seigneur : La *Probité* des mœurs, & l'*Erudition*, ou la connoissance de son ignorance s'il n'est pas savant.

Pour commencer par la *Probité* des mœurs, comme la plus importante, je dis qu'il est impossible que qui ne l'a pas puisse faire un grand homme ; par la *Probité* des mœurs je n'entends pas seulement les dehors réglés : car il n'est pas à craindre que ceux qui, en entrant dans les maisons des Grands,

pen-

pènsent à travailler à leur fortune, manquent de mener une conduite extérieurement exemplaire, mais il est à craindre qu'ils n'aient pas une saine morale, & que des actions qui paroissent bonnes ne partent de très mauvais principes : un tel Précepteur seroit inmanquablement la perte de son élève.

Quelque habile hipocrite que l'on soit, l'on se dément quelquefois ; il est des occasions où, s'abandonnant à son naturel, on devient lache, emporté, avare, menteur ; & un enfant que la prévention à accoutumé à nous regarder avec respect, & que la corruption de la nature ne porte que trop au mal, se livre aisément en public à ce qu'il nous a vu faire en secret, & l'autorité
que

que nous donne notre emploi répand sur tout ce que nous faisons un certain caractère de religion qui fait qu'un jeune enfant se fait un devoir indispensable d'imiter son Précepteur.

Mais je veux qu'on soit assez sur ses gardes pour n'agir jamais qu'avec droiture, si l'on a le cœur corrompu, il est sûr qu'on n'aura pas le cœur réglé. Le cœur est la source féconde des pensées de l'esprit, cœur corrompu, esprit dérégulé, suite nécessaire & infaillible ; & quand on a le cœur corrompu & l'esprit dérégulé, quelque sage que l'on soit au dehors, il est impossible que l'on ne donne à ceux qu'on élève tous ses faux principes, tous ses injustes préjugés ; ou pour
mieux

mieux dire, il est impossible qu'on ne leur donne toute la corruption de son cœur, & tout le dérèglement de son esprit; démentant les exemples par les principes qu'on leur inspire : fatale impression qu'on fait alors sur leur esprit, impression qui ne s'efface presque jamais, témoin ce qui arriva à *Alexandre* le Grand qui ayant reçu de *Léonidas*, son premier Précepteur, les impressions de quelques vices, éprouva, aux dépens de sa gloire, que les impressions de son enfance l'avoient suivi dans un âge où tout est à craindre pour la réputation d'un grand Roi.

Il ne fera pas inutile d'examiner ici, d'où vient que les enfans, sur-tout ceux des Seigneurs, conservent si long
 tems

tems les mauvais principes que leurs
 Précepteurs leur ont suggéré dans leur
 enfance. J'en trouve deux raisons tou-
 tes deux tirées de leur état ; la première,
 c'est que les grands postes induisent
 presque toujours à commettre de grands
 crimes en délivrant les passions de cette
 contrainte où l'infériorité les retient, &
 ceux qui occupent ces postes étant
 naturellement paresseux, ils ne veulent
 pas prendre la peine d'examiner si ce
 qu'ils font est juste ou ne l'est pas ;
 de-sorte qu'ils suposent, sans autre exa-
 men, que les principes qu'ils trouvent
 dans leur esprit, sur-tout lorsqu'ils
 s'accommodent à leurs intérêts, ou
 qu'ils flattent leurs passions, sont justes
 & véritables ; outre que l'exemple de
 ceux qui sont dans le même rang
 qu'eux,

qu'eux, & qui se conduisent tous comme eux, ne les rassure que trop contre les remors de leur conscience, s'ils étoient capables d'en avoir. Le vice autorisé de la coutume se présente à notre esprit revêtu des idées de la vertu, & dès qu'il est commun, il cesse de nous paroître odieux.

La seconde raison, c'est que l'autorité qui est la source des plus fortes préventions n'agit guère dans les grands Seigneurs que pendant leur enfance ; car si dans un âge plus avancé, ils ont un Roi au dessus d'eux, dont ils peuvent recevoir les mouvemens & les impressions, ils se voient aussi, en quelque façon, les Rois de tous ceux qui sont au dessous

dessous d'eux, & dont ils peuvent
 faire ou détruire la fortune ; c'est ce
 qui fait que personne ne leur parle
 que pour aprouver ce qu'ils ont dit,
 ou pour louer ce qu'ils ont fait, &
 qu'entre cette multitude de gens que
 leur pouvoir fait attacher à eux, il
 n'y en a pas un qui ne s'applique plus
 à recevoir leurs impressions, qu'il ne
 songe à leur donner les siennes ; peut-
 on donc apporter trop de soin pour
 faire donner de bons principes aux en-
 fans qui doivent occuper un jour de
 grands postes ; puisqu'il est sûr qu'ils
 ne quitteront presque jamais les im-
 pressions de leur enfance, & ne doit-on
 pas ménager avec soin cette autorité,
 que leur âge & la qualité de Précep-
 teur donne sur eux, pour établir dans
 leur

leur cœur l'amour de la justice, & pour mettre dans leur esprit la connoissance de la vérité; vu-que si l'on ne le fait alors, personne n'osera l'entreprendre lorsqu'ils commenceront à jouir de l'infailibilité que l'intérêt & la flatterie ont fait donner aux grands, par les adorateurs de leur fortune.

Et comme la seule droiture du cœur ne suffit pas pour faire un grand homme que la science y est encore nécessaire, ainsi qu'on l'apprend par la réponse que *Socrates* fit à celui qui lui demanda ce qu'il pensoit d'un grand Roi, & s'il ne l'estimoit pas bien-heureux. “ Je ne fais, répondit ce
 “ sage, jusqu'à quel point il est savant
 “ & vertueux,” aussi la droiture des

C

senti-

sentimens ne suffit pas dans celui qui doit le former ce grand homme, il faut qu'à une exacte probité, il joigne une profonde érudition, & c'est même une erreur de croire que tout le monde soit également propre à montrer les premiers principes des sciences. Un habile homme le fait toujours mieux qu'un autre, il épargne mille difficultés à un enfant, & lui abrège bien le chemin. *Philippe* voulant faire un grand homme *d'Alexandre* choisit *Aristote* pour lui enseigner les premiers principes des sciences, emploi que ce fameux philosophe n'auroit jamais accepté dans un tems où les savans étoient plus fiers qu'ils ne l'ont été dans la suite, parceque alors les lettres pouvoient élever à la souveraine autorité,

s'il

s'il l'avoit cru, ou indigne d'une si grande érudition que la sienne, ou peu utile à ce héros.

La Science du Précepteur d'un jeune Seigneur doit être la science d'un honnête homme & non pas d'un pédant, sur-tout il doit favoir à-fond les intérêts de la famille de son élève ; *Charles-Quint* n'auroit peut-être jamais été ni Empereur, ni roi d'Espagne, si son Gouverneur ne lui eût fait prendre, dès son enfance, les liaisons qui le conduisirent à ces deux grandes dignités. On ne verroit pas tant de testamens extraordinaires, tant de jeunes Seigneurs successeurs des noms & non pas des fortunes de leurs pères, si ceux qui ont eu soin de leur enfance,

les avoient accoutumés dès-lors à s'attacher aux personnes à qui ils devoient s'attacher, & à aimer ceux que leur véritable intérêt devoit les obliger d'aimer, & les grandes familles se conserveroient toujours dans le même état.

J'avoue qu'il n'est pas aisé de trouver de tels Précepteurs, jamais on ne s'est tant piqué de science qu'on s'en pique aujourd'hui ; ce n'est pas à moi à juger si c'est avec raison, mais peut-être que les anciens n'auroient pas pour notre siècle autant d'estime que nous en avons : si donc on ne peut pas avoir des Précepteurs savans, qu'on n'en prenne du-moins aucun qui ne connoisse son ignorance, rien n'étant

si dangereux qu'un Demi-savant qui se croit habile homme ; car fier de son prétendu mérite décisif en tout, il ne prend conseil de personne, & croyant pouvoir faire tout ce que son emploi l'oblige de faire, il enseigne gravement les plus grandes impertinences ; ce qui fait que plus un jeune homme étudie sous de tels maîtres, plus il s'égare & moins il sait.

Car il en est de même de ceux qui étudient que de ceux qui voyagent ; quand un voyageur a pris par malheur un chemin pour un autre, il s'éloigne s'il continue à s'avancer, & l'on peut dire qu'il erre & qu'il s'égare d'autant plus qu'il est diligent, & qu'il se hate davantage d'arriver au lieu qu'il souhaite ; ainsi un jeune

homme ayant d'abord été initié dans un goût erroné des lettres, plus il s'avance dans ces fausses études, moins il fait & plus il se fortifie dans ses erreurs. L'unique moyen d'éviter ce malheur est si un Précepteur ignorant se connoit tel ; parcequ'alors se défiant de ses propres lumières, il consultera les autres, que redressé par leurs avis il mettra son disciple dans les bonnes voies & que suppléant à la science qui lui manque par celle des autres, il rendra son élève aussi savant qu'il doit l'être, & lui donnera inmanquablement le goût de la bonne littérature.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que du général de l'éducation d'un jeune Seigneur, maintenant nous allons entrer

ter dans le détail de cette éducation,
en examinant les sentimens qu'on doit
lui inspirer, pour lui faire connoître,
goûter & pratiquer la vertu.

C4 CHAP.

CHAPITRE III.

*Des sentimens de Religion qu'on
doit inspirer à un jeune Seig-
neur.*

CRAINdre Dieu & garder ses
commandemens, est ce qui fait
l'homme tout entier. L'ame jointe
au corps ne suffit pas, il faut encore
que l'ame soit jointe à Dieu par la Re-
ligion :

ligion ; on doit donc inculquer dans l'esprit d'un jeune homme des principes de morale & de piété, qui lui servent à conserver de la Religion pendant tout le cours de sa vie, & à rendre à Dieu ce que naturellement il lui doit, amour, honneur, gloire, louange ; car si le monde est fait pour l'homme, l'homme seul est fait pour Dieu, & tout le vrai mérite de l'homme est appuyé sur ce solide fondement, craindre Dieu, le croire, l'aimer, & le servir.

Mais en formant Jesus-Christ dans le cœur d'un jeune homme, il faut imiter les grands peintres, qui ne peignent jamais qu'à traits hardis & à grands coups de pinceau ; il faut lui faire éviter avec un égal soin la sottise

fierté des esprits forts, & l'indigne foiblesse des scrupuleux ; point de bagatelle, point de pratique basse dans la morale qu'on lui inspirera, grandes idées, grands sentimens, grande vertu, véritable piété, qui consiste à avoir des idées justes de la divinité ; voilà ce qu'on doit tacher de lui suggérer.

Si l'on examinoit avec soin d'où vient l'impiété qui de nos jours régné dans la plûpart des grands Seigneurs, on verroit que le peu de Religion qu'on leur a inspiré dans leur jeunesse, est l'unique cause du dérèglement de leur age plus avancé ; & il feroit facile d'éviter ce malheur en persuadant aux jeunes gens que nous ne sommes plus sous cette loi de chair

& de sang, qui n'alloit qu'à l'extérieur; qu'un nouveaux Législateur nous a donné de nouveaux principes, & une nouvelle vertu; & que pour adorer Dieu d'une manière digne le lui, il faut l'adorer en esprit & en vérité; l'adorer en esprit pour l'adorer en vérité, y ayant un mensonge d'action comme il y en a un de parole: nous mentons en parlant dès que nos paroles ne sont pas conformes à nos pensées, nous mentons en agissant dès que nos actions sont différentes de nos sentimens.

Qu'on accoutume donc les jeunes Seigneurs à rendre à Dieu le culte intérieur qu'ils lui doivent; qu'on ne les applique point à ces pratiques, pro-

pres-peutêtre autrefois pour des Juifs,
 mais à présent indignes des Chrétiens ;
 qu'on les engage à aimer leur Créateur
 sur toutes choses, & on établira dans
 eux un principe de vertu aussi vérita-
 ble & aussi légitime que l'amour pro-
 pre en est une source impure & cor-
 rompue ; on fera bien plus, c'est que
 dès que l'amour divin sera dans nos
 cœurs, l'amour propre dès-lors sera
 sans dérèglement ; on ne pourra plus
 lui reprocher qu'il veut rapporter tout à
 soi, puisque nous nous rapporterons
 nous-mêmes à Dieu ; il ne sera plus a-
 veugle, puisqu'il connoîtra son véritable
 intérêt ; enfin l'homme aimant Dieu,
 lui rendra tout ce qu'il lui doit, car
 il est impossible qu'il l'aime sans qu'il
 pense à lui, ni qu'il pense à lui sans
 s'humili-

s'humilier soi-même, & sans s'élever au-dessus de ses mauvais desirs pour porter son image, & pour vivre conformément à sa volonté par la justice & par la tempérance ; ainsi voilà toutes les vertus, mais des vertus véritables & solides, renfermées dans l'amour divin.

Pour l'établir fortement cet amour de Dieu dans les jeunes gens ; il faut leur faire faire attention sur l'état de leur esprit & de leur cœur ; l'un n'est jamais las de connoître, l'autre ne l'est jamais de désirer ; l'infinie avidité de leur esprit leur répond que son excellence en quelque chose n'a point de l'imiter, & l'infinie avidité de leur cœur leur fait connoître, qu'ils peuvent aspirer à un bonheur infini, & qu'ainsi

qu'ainsi ils doivent abandonner ces petits intérêts & ces petits avantages, qui peuvent les attacher, mais non pas les satisfaire; puisqu'un tems viendra, & que ce tems n'est pas loin, que la vue & la possession d'un bonheur souverainement parfait remplira l'immense capacité de leur esprit & de leur cœur.

L'importance est de faire connoître à ces jeunes esprits que la flatterie n'a pas encore corrompus, que ce bonheur est attaché à certaines conditions; que ces conditions sont marquées dans l'Evangile & que quelques grands qu'ils soient, ils y sont soumis, aussi bien que le dernier des hommes; fussent.

ſent-ils Rois, ils ſeroient hommes & par-conſéquent ſoumis à Dieu.

Les Rois ayant Dieu au-deſſus d'eux ils ont donc un maître, à qui ils doivent obéir ainſi que le reſte de leurs ſujets; que les Grands, qui ſont au-deſſous des Rois, ne regardent donc pas leur grandeur comme une raiſon de ſe diſpenſer de la loi de Dieu: qu'ils ſachent au-contraire qu'ayant plus reçu de Dieu que les autres hommes, ils lui doivent davantage qu'eux; & comme leur rebellion ou manque de ſoumiſſion à leur Prince eſt plus criminelle que celle des autres ſujets, parcequ'ils lui touchent de plus près, leurs fautes ſont auſſi plus grandes devant Dieu, parcequ'ils lui tiennent

à plus de titre. Cet éclat qui les environne, cette naissance qui les élève, ces richesses qui les distinguent, cette déférence qui les flatte, ce sont des graces qu'ils ont reçues du Très-haut ; ils deviennent les injustes possesseurs de tous ces biens, lors qu'ils ne les rapportent pas à Dieu ; & ils sont les usurpateurs de leur état, dès qu'ils n'en remplissent pas les devoirs.

Chaque état dans la vie a des devoirs particuliers, auxquels on ne sauroit manquer, sans paroître ridicule aux yeux des hommes, & sans devenir criminel devant Dieu. Je n'entre pas ici dans le détail des devoirs des différens états où les grands peuvent se trouver, je suppose que ceux qui les élèvent

vent en sont instruits, & il me fuffit de les convaincre que la plus folide piété qu'ils puiſſent donner à leurs élèves conſiſte à leur faire bien comprendre l'obligation qu'ils ont de remplir les devoirs, qui caractériſent leurs états ; euſſent-ils toutes les autres vertus, ſi celles de leurs états leur manquent, ils n'en paroîtront que plus ridicules aux yeux des hommes, & n'en feront que plus criminels à ceux de Dieu, parceque leurs autres vertus ne ſerviront qu'à donner à ceux qui les environnent plus d'attention ſur leur conduite, & plus de poids à leurs exemples. Combien de galanteries, faites par des gens à qui, pour être les plus grands hommes de leur état & de leur ſiècle, il ne manquoit que
de

de n'être pas adonné à l'amour, auroient resté ensevelies dans les ténèbres d'un éternel oubli, si leurs grandes qualités ne nous avoient rendu attentifs à leur conduite, & si ce qu'ils ont de bon ne donnoit un nouveau relief à ce qu'ils ont de mauvais.

Après avoir fait examiner aux jeunes Seigneurs leurs devoirs particuliers, il leur faut faire faire attention à ce principe de *S^t. Paul*, que ceux qui se servent de ce monde, s'en servent comme ne s'en servant pas ; ce qui nous fait voir qu'il n'est pas défendu aux Grands de se servir de leurs richesses, mais seulement de s'y attacher. La pompe, l'éclat, la magnificence leur sont permis ; mais l'attachement à toutes ces choses.

choses leur est deffendu : de-sorte que quiconque inspire aux Grands le mépris intérieur des biens présens, leur assure les biens futurs, & leur donne tout ce qu'ils doivent avoir de piété, pour être parfaits chrétiens & grands hommes.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

*De l'Amour qu'on doit inspirer
aux jeunes Seigneurs pour leur
Patrie.*

LES louanges que l'on donnoit à
l'amour de la Patrie fesoient de
si fortes impressions sur l'esprit des
honnêtes gens de l'antiquité, qu'on
voy-

voyoit beaucoup parmi eux s'immoler
avec joie pour l'intérêt de leur Patrie;
on en voit un exemple fameux dans
*Stobée** un Roi de Perse, dit cet au-
teur, ayant fait venir des Lacédémoniens
pour venger la mort de ses am-
bassadeurs, touché du mérite de ces
grands hommes, il les pria de rester
dans ses états ; mais eux peu sensibles
aux magnifiques promesses qu'il leur
fesoit, lui répondirent, “ comment

* *Jean Stobée* écrivain grec de la fin du 4^{ème}
Siècle & du commencement du 5^{ème}. Il com-
posa un grand nombre d'écrits dont il ne
nous reste que son *Recueil*, qui contient plu-
sieurs sentences importantes de Morale, des
Poètes des Philosophes anciens, &c.

“ pour-

“ pourrions-nous abandonner notre
 “ patrie, nous qui avons bien voulu
 “ mourir pour elle”. L’histoire ro-
 maine fournit une infinité de ces grands
 exemples.

De pareils modèles prépareront les
 jeunes gens à recevoir ce grand prin-
 cipe, que le véritable intérêt des par-
 ticuliers demande qu’on préfère le bien
 public à son propre avantage, car le
 véritable intérêt du particulier, n’est
 jamais séparé de l’intérêt public, l’un se
 rencontre toujours dans l’autre, de sorte
 que si la République est en sûreté, les
 particuliers le sont aussi, & que si les
 particuliers trahissent la République,
 ils se trahissent eux-mêmes ; que tous
 les hommes aient donc un amour ten-
 dre pour leur Patrie, mais que les
 Grands

Grands en aient eux seuls plus que tous les autres hommes ensemble.

Comme ce ne feroit rien faire, si l'on se contentoit d'inspirer aux jeunes Seigneurs de l'amour pour leur Patrie si en même tems on ne leur fesoit connoître en quoi consiste cet amour, il faut leur donner des principes de conduite qui puissent les régler quand ils occuperont de grands postes. Le premier doit être de travailler à éloigner d'eux, quelque emploi qu'ils puissent jamais avoir, le soupçon de l'Avarice ; & il faut leur apprendre que pour en venir à-bout, on doit, dès qu'on est dans un poste distingué, être si réglé dans sa dépense, que le peuple n'ait point sujet d'aller chercher,

cher, dans la dissipation des deniers publics, les moyens que nous avons de soutenir notre luxe ; car dans le gouvernement de la République, c'est elle qui doit trouver ses avantages & non pas celui qui la gouverne ; puisque les Charges sont des tutelles, qu'on n'a que pour le bien de son pupille : de-sorte que quelque poste que l'on occupe, il faut qu'on puisse dire de nous ce qu'un historien a dit de *Galba** que nous n'envions pas le bien des autres, que nous ménageons le nôtre, & que nous sommes avarés de celui

* *Servius Sulpitius Galba* Empereur, le premier des Empereurs Romains, élu sans être de la famille des Césars ; l'an 68 de J. C.

du Public. Ce dernier est sur-tout nécessaire, parceque la dissipation des deniers publics n'est jamais réparée que par de grands crimes.

Le second principe que l'on doit inspirer aux jeunes Seigneurs est de travailler à gagner l'amour de ceux dont les charges qu'ils auront un jour leur affurent déjà le respect : trois choses peuvent procurer cet avantage ; la première, si le peuple est persuadé que nous l'aimons ; on a dit que le peuple est un animal sans raison, je n'examinerai pas si l'on a du le dire, mais qu'on soit sûr qu'il fait sentir ; La seconde, s'il a confiance en nous ; la troisième s'il nous croit au-dessus de nos emplois, & si nous voyant occu-

D per

per de grands postes, il est convaincu que nous en méritons encore de plus grands.

Le peuple connoîtra que nous l'aimons, si nous voyant craindre tout pour lui, il nous voit intrépides pour tout ce qui nous regarde ; rien n'est si indigne d'un homme en place que d'avoir soin de ses intérêts & de négliger ceux du peuple ; dans les grands postes il faut sacrifier tout à sa gloire, & ne donner rien à sa fortune. Pour la confiance du peuple nous pourrions nous flatter de l'avoir, dès qu'il sera à notre égard ce que nous avons vu qu'il étoit envers plusieurs célèbres Ministres d'état, pendant leur administration ; & il en viendra là dès qu'il nous croira habiles & équitables ;

tables ; car nous avons confiance en ceux que nous regardons comme plus habiles que nous, & que nous croyons prévoir de loin les évènements capables de nous tirer d'un mauvais pas ; & nous abandonnons avec plaisir, biens, honneur, fortune, à ceux que nous croyons véritablement équitables : à choisir de ces deux qualités, l'équité est à préférer à l'habileté ; car on se fie aisément à un homme intègre, quoiqu'il ne soit pas habile ; mais on ne s'y fie jamais, quelque habile qu'il soit, s'il ne passe pour équitable.

Pour faire enter les jeunes Seigneurs dans ces sentimens d'équité, qu'on leur dise souvent que la loi du

christianisme, touchant la charité, nous regarde d'autant plus que nous avons plus de pouvoir, & que nous sommes en de plus hauts rangs, puisque Dieu ne nous élève au-dessus des malheureux, que comme il élève le Soleil au-dessus des hommes, pour être leurs bienfaiteurs ; de-sorte que la puissance des Grands n'est autre chose qu'une obligation de protéger les innocens, & de soutenir les foibles ; autant qu'ils voient des misérables, ce sont autant de personnes à qui ils doivent du secours, & ceux qui élèvent des personnes de bien & de distinction, doivent leur inspirer le desir de mériter, qu'on dise un jour d'eux, que leur fortune n'a rien de plus grand que de les avoir mis en état de pouvoir faire du bien à plu-

plusieurs, comme leur naturel n'a rien de meilleur que de l vouloir.

Enfin le peuple nous croira toujours dignes d'occuper des postes plus grands que ceux où nous serons, si dans la recherche des dignités nous mettons à notre ambition d'autres bornes que celles de notre pouvoir, & si dans le choix de nos emplois nous consultons plutôt nos forces que notre vanité. Il faut se bien connoître, & ne prétendre jamais à ce qui est au-dessus de ce que l'on mérite ; nos talens sont bornés, notre esprit à une sphère au-delà de laquelle il se perd ; heureux qui la connoît & qui fait s'y tenir, il excelle toujours ; au-lieu que qui ne la connoît pas va plus loin qu'il ne doit aller, ce qui le rend ridicule :

les dignités étant comme les théâtres
 qui relèvent moins notre taille qu'ils
 ne font paroître notre petitesse, un
 nain qui monte sur un théâtre élevé,
 n'en devient pas plus grand, au-con-
 traire il n'en paroît que plus petit.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

*Des sentimens qu'on doit inspirer
aux jeunes Seigneurs envers leurs
amis.*

JE fais qu'il ya long tems qu'on a
dit que les Grands ne peuvent
pas avoir des amis; mais je crois qu'on
auroit mieux fait de dire qu'ils n'en
veulent point avoir; leur vanité fait

qu'ils cherchent des flatteurs, & ils en trouvent, car l'intérêt leur procure toujours des créatures ; mais au milieu de leur grandeur ils sont bien à plaindre, puisqu'ils se privent du plus grand de tous les plaisirs de la vie. Je n'ai garde d'entrer ici dans le détail des plaisirs de l'amitié ; qui de lui-même n'y est pas sensible, ne voudra jamais avoir des amis, il n'en trouvera jamais, & il ne mérite pas qu'on lui en parle. Je suppose donc qu'on est convaincu du plaisir qu'il y a à avoir des amis, je m'arrête seulement à examiner quels amis les Grands doivent avoir, & de quelle manière ils sont obligés de se conduire envers eux.

Je

Je dirai d'abord qu'il faut inspirer aux jeunes Seigneurs un grand éloignement pour les favoris, rien ne peut faire tant de tort à leur gloire que d'en avoir un ; qu'ils se conservent toujours maîtres de leur esprit, & de leur cœur ; qu'ils soient toujours les distributeurs de leurs graces ; qu'ils laissent à leurs amis le soin de leur faire connoître les malheureux, mais qu'ils se réservent celui de travailler à les rendre heureux ; sans cela ils feront les frais d'une chose dont ils ne retireront pas le profit, & après avoir fait le don, ils auront le malheur de voir qu'un autre s'en fera attiré toute la reconnaissance ; mais les favoris, dira-t-on, aiment tendrement leur maître, je veux

que cela soit, peut-être pourroit-on le nier, il ne s'en suit pourtant pas de là qu'un grand homme doive avoir des favoris ; au-contraire c'est une preuve qu'il n'en doit point avoir, car pour les Grands il vaut mieux être aimé avec respect qu'avec tendresse ; & quoiqu'il ne faille pas être trop craint, lorsqu'on est dans un poste élevé il n'est pas bon d'être trop aimé ; parceque si l'amitié introduit la familiarité, celle-ci bannit l'estime ; affection & vénération sont deux choses qui ne vont guère ensemble.

Que les Seigneurs n'aient donc que des amis, que ces amis soient de grands hommes, ils seront sûrs d'être aimés d'une manière propre à leur gloire, & capa-

capable de donner au peuple une haute idée de leur vertu ; car le peuple prend des impressions avantageuses pour les jeunes gens qui s'attachent à ces sages citoyens, qui travaillent au bonheur public, parcequ'ils espèrent qu'ils deviendront un jour les parfaits imitateurs de ceux qu'ils semblent se proposer, pour modèles. Ce fut en fréquentant la maison de *Publius Mucius* que le jeune *P. Rutilius* acquit une si grande réputation de probité, & de connoissance du droit, & cette prévention du peuple est extrêmement raisonnable, puisqu'elle est fondée sur ce principe, que la ressemblance des mœurs est le lien qui forme les amitiés. Quel bonheur donc pour un jeune Seigneur de trouver sa gloire éta-

blie par ses amis dès qu'il entre dans le monde, & d'y jouir du fruit de leurs travaux.

Je ne doute point que les grands hommes ne soient rares, mais ils ne le sont pas tant qu'on n'en puisse encore trouver. Il en est dans tous les états, & un Seigneur en trouvera, s'il donne lieu de croire que si le hazard peut lui faire connoître les gens, le mérite seul est capable de les lui faire aimer ; car dès-lors personne n'osera plus l'adorder, s'il ne se sent un vrai mérite, ce qui rendra son Hotel l'asile de la vertu malheureuse, & le théâtre du mérite caché.

Mais

Mais comme celui qui fait profiter de la victoire mérite bien plus de louange que celui qui fait vaincre seulement, un téméraire heureux pouvant faire l'un, le sage capitaine étant seul capable de l'autre, de même aussi savoir se servir de ses amis est quelque chose de plus que de les avoir su faire : il faut pour cela connoître leur force & leur foible, & employer chacun selon ses talens ; les uns sont bons pour s'en servir de loin, & les autres pour les avoir auprès de soi ; tel qui n'est pas propre pour la conversation, l'est pour la correspondance ; l'éloignement effaçant certains défauts que la présence rend quelquefois insupportables : en se conduisant ainsi, on est sûr de
ne

ne voir ses amis que du côté qui leur est favorable, tous les hommes ayant un talent où ils excelleroient, s'ils avoient l'esprit de le suivre.

L'intérêt même de leurs amis oblige les grands Seigneurs de tâcher de les connoître, parceque les connoissant, ils ne leur donneront jamais d'emplois qui soient au-dessus de leurs forces, & par là ils travailleront à leur véritable gloire ; car c'est perdre un homme que de le mettre dans un poste, dont il n'est pas capable, comme faire un présent qui nuise à celui à qui il semble que nous voulons faire du bien : Ce n'est être ni ami ni libéral, mais c'est être mortel ennemi. Je vais bien plus loin, & je dis qu'il faut apprendre

aux

aux jeunes Seigneurs à savoir refuser à leurs amis; les hommes se flattent toujours, ils ont cette malheureuse foiblesse de porter souvent leurs desirs au-delà de leur mérite il faut donc que ceux qui occupent de grands postes sachent mettre des bornes aux desirs de leurs amis, si leur raison n'y en a pas mis; & savoir refuser est d'une aussi grande importance que de savoir accorder, sur-tout lorsqu'on est dans des emplois qui nous mettent en état d'être juges entre nos amis & nos indifférens; car dès qu'il s'agit de prononcer, il faut se souvenir que Dieu, à qui nous devons plus qu'à tous les hommes ensemble, est le témoin de nos jugemens; c'est-à-dire, notre conscience, qui de tout ce que Dieu a

gra-

gratifié l'homme est la chose la plus divine qu'il lui ait accordée, & s'il falloit faire tout ce que nos amis veulent, dans ces occasions nos liaisons ne seroient plus des amitiés, elles seroient des conspirations contre le bien du public.

Si les grands Seigneurs doivent savoir refuser à leurs amis ce qu'ils leur demandent d'injuste, ils doivent encore mieux savoir leur procurer ce qu'ils demandent de raisonnable, ils leur doivent tout sacrifier, où l'autorité du Prince & le bien du public ne sont pas intéressés ; il faut qu'ils se fassent un honneur de les servir sans réserve, fuyant ces laches ménagemens que la corruption du siècle fait autoriser,
mais

mais que la véritable grandeur d'ame
étendue.

Un devoir dont un grand Seigneur
doit encore moins se dispenser, c'est
de faire du bien à ses amis dès qu'il
le peut avec justice, je dis dès qu'il
le peut avec justice, parceque l'on ne
voit que trop de ces libéraux ambitieux
qui acquièrent avec injustice pour don-
ner avec pompe & avec éclat, qui
des vols faits au public composent la
fortune des particuliers, & qui croient
donner des marques d'une véritable li-
béralité en enrichissant leurs amis par
toutes sortes de voies justes ou injustes ;
en quoi certainement ils se trompent,
puisque voler pour les autres n'est pas
un moindre crime que de voler pour
soi-

soi-même. Pour être véritablement libéral, il ne faut pas manquer dans la manière d'acquérir, à fin de parvenir à la gloire de donner : il faut donc que le bien que nous ferons à nos amis ne nuise à personne, & sur-tout qu'il ne nous nuise point à nous-mêmes.

Par là je prétends condamner la folle prodigalité de quelques grands Seigneurs qui à force de donner se réduisent au point d'avoir besoin qu'on leur donne : car peut-il y avoir un renversement de raison plus étrange que de s'ôter le pouvoir de faire long tems, ce qu'on fait avec tant de plaisir & d'avantage pour sa gloire ; encore seroit-ce beaucoup si l'on en restoit

toit là, mais nous voyons tous les jours que les personnes qui donnent à leurs amis plus qu'ils ne peuvent, ne paient pas à leurs créanciers ce qu'ils leur doivent, devenant les usurpateurs du bien des autres, parcequ'ils ont été prodigues du leur, & vérifiant par-là ce qu'un Ancien a dit, que les vols suivent de-près les libéralités mal réglées ; de sorte que lorsqu'on s'est apauvri en donnant, on tâche de s'enrichir en volant, & à l'égard des grands j'appelle voler ne pas payer ses dettes, vol d'autant plus dangereux que l'autorité de ceux qui le font leur en assure l'impunité.

C'est pourquoi il faut apprendre aux jeunes Seigneurs à régler leur libéralité

lité sur leur pouvoir, & à ne suivre que la raison dans la distribution de leurs bienfaits. Le repentir est la suite d'une libéralité trop prompte, qui fait plutôt des ingrats que des amis. Moins il entre de passion dans la libéralité d'un Seigneur, plus elle est louable, plus elle est à estimer, & il ne devrait point perdre de vue ce précepte Italien " que ceux qui demandent à la hâte doivent être écoutés à loisir".

Il est de plus nécessaire qu'on se fasse un point d'honneur de garder le secret à ses amis; en parlant ainsi je suppose qu'on n'a point de liaison où le Prince & la Patrie puissent être intéressés, & je dis qu'à lors on ne peut manquer à garder le secret à son ami, sans être

être lache & mal-honnête homme. Les Seigneurs ne se font pas toujours un scrupule là-dessus ; mais j'ose dire que ce que quelques uns font ne doit point servir de règle, puisque souvent les grands noms ne donnent pas les grandes vertus ; le secret est de droit naturel, c'est un sacré dépôt auquel on ne sauroit toucher sans sacrilège, & un homme qui, nous confiant ses pensées, nous donne la plus grande marque d'amitié qu'il puisse nous donner, mérite bien quelque retour de notre part, c'est être perfide que de tromper les espérances.

Comme c'est être imprudent que d'envenir à des ruptures ouvertes avec ses amis, quand on les a une fois choisis,

isis, il faut les conserver tels qu'ils sont, crainte d'être accusé d'avoir fait un mauvais choix; car les spectateurs d'une rupture en parlent comme ils en pensent, & ils en pensent ce qu'ils desirerent : quelquefois ils condamnent les deux parties d'avoir manqué de prévoyance au commencement ou de patience à la fin; mais toujours ils les accusent d'avoir manqué de prudence : de plus des amis qui se brouillent deviennent ordinairement les pires ennemis, tout homme étant en état de faire du mal, s'il ne l'est pas pour faire du bien.

Enfin le dernier avis qu'on doit donner aux jeunes Seigneurs pour éviter les ruptures, c'est de réprimer ses emportemens, de ne prendre jamais de travers,

travers, & de ne rien faire devant ses amis, qui ait besoin d'indulgence de leur part. Un des Anciens a dit qu'il faut être tel qu'on n'ait pas sujet de rougir devant soi-même, à plus forte raison devant ses amis, eux dont l'estime doit nous être plus précieuse que celle de tous les autres hommes ; parcequ'ils discontinueront de nous aimer dèsqu'ils cesseront de nous estimer ; l'estime étant le solide fondement de l'amitié des honnêtes gens.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

*Des sentimens qu'on doit inspirer
aux jeunes Seigneurs à l'égard
de leurs ennemis.*

LA véritable politique & le parfait
christianisme nous inspirent les
mêmes sentimens à l'égard de nos
ennemis; persécuter ses ennemis ou
cher-

chercher à les détruire est un principe mal fondé ; faire ses amis de ses ennemis, c'est la vraie politique, la voie infailible d'arriver à une grande fortune, & le moyen le plus court de jouir d'une belle réputation.

Maïs comme ces sentimens paroissent être un peu hors d'usage, il est bon de les approfondir, en examinant quels peuvent être les ennemis d'un grand Seigneur, & quels sentimens ils doivent lui inspirer ; tous ses ennemis sont ou en état ou hors d'état de lui nuire, ils ont du mérite ou ils n'en ont pas ; s'ils n'ont point de mérite, & qu'ils ne puissent lui faire aucun tort, peut-il se mieux venger d'eux que de les abandonner à leur propre destin, &

E

ne

ne font-ils pas assez punis de n'avoir pas le bonheur d'être du nombre des amis d'un homme, en qui je suppose assez de vertu pour faire honneur à ceux qu'il aime. S'ils ont du mérite & qu'ils puissent lui nuire, la véritable politique ne demande t-elle pas qu'il n'oublie rien pour les rendre ses amis.

Car le peuple, dont l'estime est à ménager dans quelque poste que l'on soit, s' imagine aisément qu'il faut qu'il y ait un grand fond de malignité dans le cœur de quiconque est capable de haïr un honnête homme ; de-sorte que c'est moins dans la diversité des intérêts, que dans celle des inclinations qu'il va chercher le motif des haines des grands Seigneurs, & ils doivent être sûrs de
se

se donner la réputation de tous les vices opposés aux vertus qu'ils persécutent.

Outre qu'à parler en bon politique, on s'épargne de grandes peines & de cruelles allarmes lorsqu'on se délivre du desir de la vengeance, dès lors on n'est plus contrait d'entrer dans ces indignes & basses complaisances pour des gens qu'on ne regarderoit peut-être pas, si l'on ne se flattoit qu'ils peuvent être propres à servir notre haine : & à tout bien considérer, on peut dire hardiment qu'un grand Seigneur, qui ne veut se venger de personne, n'a besoin de personne.

Je ne disconviens point qu'il n'y ait de certains ennemis qu'on ne fauroit

rendre ses amis ; cependant il n'est jamais permis, je ne dis pas à un chrétien, mais à un grand homme, de vouloir se venger d'eux ; il faut seulement se conduire à leur égard de manière qu'ils aient honte de n'être pas de nos amis ; extraordinaire, douce héroïque vengeance, si lorsque nos ennemis pensent à détruire notre fortune, nous leur faisons perdre leur réputation ; car n'est-il pas plus glorieux d'être malheureux en méritant la fortune, que d'en jouir sans la mériter ; témoin ce fameux Romain qui, ayant perdu le consulat par la brigue de ses ennemis, répondit à ceux qui vouloient qu'il s'en vengeât, “ j'aime mieux que la “ postérité demande d'où vient que je “ n'ai pas été Consul, que si elle de-
mandoit

“ mandoit pourquoi je l’ai été,” il
 fuffit qu’un grand homme fe contente
 de mériter les grands emplois, & qu’il
 laiffe à fes ennemis le foin de juftifier
 fon malheur à la poftérité, elle leur ren-
 dra juftice, comme ils n’auront plus de
 pouvoir, ils n’auront plus de flatteurs.

Mais fur-tout qu’un Seigneur garde
 à l’égard de fes ennemis cette équité
 qu’un honnête homme doit toujours
 conferver avec foin ; on ne fauroit trop
 méprifer, s’il faut le dire, ces efprits
 équitables qui, dans les perfonnes qui ne
 leur plaifent pas, condamnent générale-
 ment tout ; il faut révéler la vertu où
 elle fe trouve : fi nos ennemis font
 braves, il ne les faut jamais traiter de
 fanfarons, s’ils font libéraux, on ne doit

point les accuser d'être prodigues, si nous leur rendons justice peut-être nous la rendront-ils aussi ; car on se lasse de haïr un honnête homme, on a honte de ne pas louer quiconque nous loue, & l'on s'accoutume à aimer ce qu'on loue.

Pour les ennemis qu'un grand Seigneur se fait en abusant du pouvoir que lui donnent ses emplois & sa fortune, il n'a qu'à vouloir qu'ils soient ses amis, ils le deviendront bien-tôt ; car un honnête homme persécuté est moins sensible à la perte de sa fortune qu'au tort qu'on fait à son mérite ; qu'il commence donc à lui rendre justice, il oubliera tout, & même sera son ami.

L'amour

L'amour propre fera ce changement, comme alors on ne croira devoir sa fortune qu'à son mérite, on se persuadera aisément que la pénétration de celui qui l'a découvert est extrême, parceque cela est nécessaire pour soutenir l'opinion favorable que l'on a de soi-même, & on le récompensera par une estime sincère de cette idée avantageuse à laquelle il a donné occasion.

Mais comme les inclinations que donne la nature sont presque toujours vitieuses, il est de l'habilité de ceux qui conduisent un jeune homme de travailler à les rectifier ; pour cela il

Il faut lui inspirer que si dans la suite il a des prétentions opposées à celles de ceux qu'il n'aimera point, il doit être convaincu qu'il ne lui est jamais permis d'arriver à ses fins par des voies basses & injustes, de sorte que si pour détruire un ennemi, il ne falloit que faire un mensonge, il devroit rougir d'en avoir seulement la pensée. Si l'on ment on perd son ennemi, on le rend malheureux, je le veux, mais on devient malhonnête homme, & y a-t-il rien de plus à craindre qu'une vengeance qui rejaillit sur nous; ne le justifierons nous pas, notre conscience ne fera-t-elle pas pour lui, & que nous servira l'approbation des autres si nous sommes contraints de nous condamner nous-mêmes. Qu'on fasse bien goûter ces maximes

maximes aux jeunes Seigneurs; & dès lors la cour cessera d'être le théâtre de la perfidie & deviendra l'asile de la vertu. Le Prince en sera mieux servi, parceque les courtisans ne penseront plus à surprendre ses faveurs, mais à les mériter; & que ce ne sera plus par la brigue, mais par la vertu qu'ils chercheront à s'élever aux grands emplois.

On doit aussi apprendre aux jeunes Seigneurs à n'insulter jamais à la disgrâce de leurs ennemis; un grand homme cesse de haïr, dès qu'il voit un misérable, il se reprocheroit comme un crime de joindre sa haine à son malheur pour augmenter sa misère, c'est assez qu'on soit malheureux, pour qu'il

s'empresse d'assister, ceux qu'il voit avoir recours à lui : le plaisir qu'il y a de secourir ceux qui, par leurs injustices passées à notre égard, n'avoient pas lieu de s'y attendre, ne se fait pas sentir à tous les cœurs, je l'avoue, c'est un plaisir de héros, les ames ordinaires ne sauroient le goûter, mais je suppose qu'en élevant des jeunes Seigneurs on est convaincu qu'ils seront regardés comme les derniers des hommes, s'ils n'en sont les premiers par leur vertu, comme ils le sont par leur naissance & par leur dignité.

Jusqu' ici je n'ai traité que de la manière de placer la vertu dans le cœur des jeunes Seigneurs, maintenant

nant je vais faire voir, en parlant
de leurs études, ce qu'il faut faire pour
éclairer leur esprit.

E 6 CHAPITRE

CHAPITRE VII.

*De la manière de faire étudier
les jeunes Seigneurs, & de l'a-
mour qu'on doit leur donner pour
les Sciences.*

IL n'y a guère eu de siècle où les
sciences aient été si fort à la mode
que le siècle où nous vivons ; aujour-
d'hui la qualité d'homme d'esprit est
une

une réputation à laquelle presque tout le monde aspire, cependant j'ose dire qu'il y a eu peu de siècles où l'on ait inspiré aux Seigneurs moins de véritable amour pour les sciences ; on accable plutôt qu'on ne cultive leur esprit, on leur fait apprendre beaucoup de Latin & de Grec, ce qui peut être bon pour des gens destinés à la Médecine, ou aux dignités de l'Eglise, mais qui constamment n'est point absolument nécessaire à ceux que leur naissance, leur fortune, & leurs emplois attacheront un jour à la cour.

Car on ne se convaincra jamais assez d'une vérité incontestable dès qu'on y fera attention, qui est qu'on doit faire vivre les enfans à peu près de

de la même manière qu'ils doivent vivre le reste de leurs jours; or quand ils seront à la cour, passeront-ils leur tems à étudier, à parler, ou à écrire ces langues; si dans un age plus avancé ils quittent cette étude, manqueront-ils de haïr ce qu'on vouloit leur faire aimer dans leur enfance.

Qu'on se souviene donc qu'un grand Seigneur ne doit ni être savant, ni étudier, ni aimer les sciences comme un autre homme; un simple particulier peut faire de l'étude son occupation la plus importante, il peut rendre l'amour des sciences sa passion dominante, & quelquefois il est glorieux pour lui de savoir le fond des questions qu'on agite dans l'école; mais aux grands Seigneurs il suffit d'avoir

d'avoir une science de sentiment, science qu'ils acquerront aisément, si l'on se contente d'aider leur esprit sans le forcer. On a dit que les Grands avoient un goût de comparaison, & ce goût leur suffit; on doit seulement travailler à le leur rendre bon, en leur faisant voir les beaux endroits des originaux dans toutes les matières, à fin que leur comparaison puisse leur faire honneur; car si les Grands peuvent donner de la réputation à un ouvrage & des pensions à un auteur, la postérité se réserve le droit de juger s'ils ont eu raison de le faire; & si l'ouvrage n'est pas bon, elle condamnera le goût de ceux qui ont été si mal à-propos libéraux.

En

En suivant ces vues on épargne à un jeune Seigneur de grandes hontes pour l'avenir, & de grandes peines pour le présent, on fait qu'en entendant un discours, il n'a qu'à consulter son cœur pour en connoître les beaux endroits, on le défait de cette lâche soumission pour les savans que l'on voit dans la plupart des hommes; soumission qui leur fait révéler le mensonge, parcequ'il est débité avec le ton de la vérité, & un grand Seigneur, élevé comme je le dis, n'approuve jamais ce qui ne le touche pas; parceque, pénétré de l'idée du grand & du beau, il est sûr que tout ce qui sera grand & beau le touchera, & que tout ce qui ne le touchera pas ne sera ni grand ni beau; il sera délivré par-là.

par-là de la crainte des faux jugemens, parceque quand les sentimens du cœur sont bons, les jugemens de l'esprit le sont aussi; l'esprit étant toujours la dupe du cœur.

Ajoutez à cela que par ce moyen un jeune Seigneur voit dans un jour ce qui coute un mois de travail aux autres, & que n'ayant jamais lu rien que de bon, il n'a pas la peine de travailler à oublier un nombre de choses inutiles, pour ne pas dire mauvaises, qui se trouvent dans les meilleurs auteurs, ce qui rend ineffaçable l'amour pour les sciences qu'on a tâché de lui inspirer dans sa jeunesse, étant impossible qu'un esprit bien formé n'aime pas toujours les bonnes choses.

Mais

Mais une chose qu'on doit apprendre avec soin aux jeunes Seigneurs, c'est que les véritables savans sont presque toujours d'illustres malheureux qui sont pourtant nécessaires à leur gloire, s'ils veulent qu'elle passe à la postérité. *Mécènes* nous est plus connu pour avoir été l'ami d'*Horace* que pour avoir été le favori d'*Auguste*, & si cet illustre romain se fût contenté de jouir de la faveur d'*Auguste*, peut-être ne saurions nous pas qu'il eût vécu, que les Grands apprennent donc à être les bienfaiteurs des savans, & qu'ils se fassent un plaisir de leur procurer ce loisir que demandent les Muses, & qu'*Auguste* avoit procuré à *Virgile*.

Dans

Dans la distribution de leurs faveurs les Grands Seigneurs doivent sur-tout craindre les surprises de l'amour propre. Souvent ce ne sont pas ceux qui les louent, qui méritent le mieux ces faveurs, j'ose même dire qu'un Seigneur doit se défier de tous ceux qui le louent, & craindre qu'en faisant son panégyrique, un auteur intéressé ne pense plutôt à faire sa fortune, qu'à travailler à la gloire de celui qu'il loue en rendant justice à son mérite. Qu'un Seigneur pense donc moins à répandre ses libéralités sur ces demi-savans, qui assiègent les hotels des Grands qu'à aller déterrer dans le fond d'une province un véritable savant qui, ne travaillant que pour la gloire, manque souvent du

né-

nécessaire : car comme alors sa libéralité sera moins intéressée, elle sera moins suspecte, & la postérité croira aisément qu'un homme qui n'a fait du bien qu'au vrai mérite, en avoit lui-même un véritable ; ce qui est le moyen de jouir de cette espèce d'immortalité, qui doit être la passion des belles ames.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

De l'Etude des Orateurs.

LA véritable Eloquence étant propre à toute sorte de personne, elle ne doit pas être négligée par les Grands Seigneurs. Sous ce nom de véritable Eloquence il ne faut pas entendre ces airs & ces manières de déclamateurs, dont *Petrone* fait une

fi

si grande & si judicieuse satire, il faut entendre seulement l'art de convaincre les esprits & de gagner les cœurs, dont *Cicéron* & *Démotène* sont les modèles, non pas en tous leurs ouvrages; car quelque grande que soit la réputation de ces deux orateurs, ils ont fait des choses qui la démentent; il faut donc que ceux qui sont chargés du soin des études d'un jeune Seigneur fassent le choix des beaux ouvrages des anciens. Ce choix fait, ils les feront lire à leur élève, l'obligeant à leur marquer les endroits qui le toucheront le plus, si son choix est juste, ils lui en feront connoître le raisons, & s'il ne l'est pas, ils le redresseront moins pour

tant

tant par autorité que par conviction.
 En se conduisant ainsi, on peut être sûr
 de former bien-tôt des hommes capa-
 bles d'être les justes distributeurs de la
 gloire de leur siècle.

Mais une chose à laquelle il fau-
 dra accoutumer un jeune Seigneur a-
 vec plus de soin, c'est de parler sur
 les matières qui se présentent avec
 la même dignité avec laquelle les an-
 ciens parloient sur celle de leur tems.
 Je fais bien qu'un Seigneur en opinant
 dans un conseil de guerre, ou dans ce-
 lui du Prince ne doit point parler avec
 autant d'art que *Démotène* & *Cicéron*,
 lorsqu'ils parloient au peuple d'Athé-
 nes ou de Rome; mais qu'il suffit que
 sur

sur l'art de *Démotene* & de *Cicéron*, il se fasse une éloquence naturelle, digne & d'Athènes & de Rome.

Pour se la procurer cette éloquence, il faut qu'il s'attache particulièrement à tout ce qu'il trouvera de sublime dans ces deux auteurs, tel que nous le définit *Longin*. Il est même bon qu'il prenne plutôt *Démotene* pour modèle que *Cicéron*; le grec a plus du grand que le romain; & à juger sainement de tous les deux, on peut dire que le citoyen d'Athènes a des sentimens dignes du consul romain; & que le consul romain en a qui sembleroient faire le partage du citoyen

toyen d'Athènes. Le Grec est assez hardi pour apeller *Philippe*, qui fe-
 soit trembler toute la Grèce, "cet
 "homme de Macedoine". Le Ro-
 main est assez lâche pour devenir le
 partisan de *Pompée*; en un mot plus
 d'art dans l'un, plus de grandeur dans
 l'autre.

Il faut pourtant prendre de *Ci-
 ceron* cet art de louer qui lui est
 propre, & le joindre à la sublimité
 des pensées de *Démostene*. Quelque
 grand que l'on soit il est bon de
 favoir louer: ce que *Cicéron* dit de
Pompée dans l'oraison *pro lege ma-
 nilia*, & ce qu'il dit à *César* dans
 celle de *pro rege Dejotaro*, sont des
 modèles achevés de panégyriques;

F

heu-

heureux ceux qui vivent sous un Prince, à qui la vérité force de dire tout ce que l'amitié ou la flatterie ont fait dire à *Cicéron* dans ces deux excellentes œuvres latines.

Mais il sera à propos de faire remarquer au jeune Elève, que si un simple particulier peut louer les grandes actions comme un homme qu'elles font admirer, un grand Seigneur doit les louer comme une personne qui est capable de les faire; de-sorte qu'en faisant le panégyrique d'un Héros, il faut qu'il fasse sentir qu'il en a le cœur; les livres ne l'apprennent pas cette éloquence, la nature la donne & l'éducation la perfectionne;

fectione; elle supplée même quelque fois à la nature, en accoutumant un jeune homme à s'exprimer, lorsqu'il parle d'affaire, d'une manière qui renferme plus de choses que de mots. Les réflexions morales de Mons.
le Duc de la *Rochefoucault* pourroient en servir de modèle; ce qui me fait parler ainsi, c'est que je suis persuadé que rien ne sent mieux la grandeur que de dire beaucoup en peu de paroles, & il me semble qu'une des plus grandes preuves que Dieu ait donné de sa grandeur, est d'avoir renfermé tout ce qu'on peut dire de lui dans ces mots " Je suis
" celui qui est". Les hommes dans ces volumes immenses qu'ils ont fait sur les attributs de Dieu, n'en ont

pas dit davantage, ils n'en ont pas même dit autant.

Peut-être qu'un Seigneur qui dans la lecture des Anciens aura pris ce goût de l'éloquence sublime & délicate, ne s'accommodera pas des orateurs modernes, mais il n'y perdra guère, car ils sont, pour la plupart, semblables à ces peintres, qui copiant d'après les ébauches de *Raphaël* & de *Michel l'Ange*, ne peuvent jamais attraper cet air noble & naturel qui les a rendus si fameux, quoique leur coloris ait souvent un éclat qui frappe plus vivement les yeux, que celui de ces deux grands hommes, dans les tableaux qu'ils n'ont pas finis : ainsi dans les écrivains modernes on pourra trouver des tours
plus

plus étudiés, des figures plus suivies, en un mot plus de clinquant, mais moins de véritable or, que dans les anciens; non qu'il n'y ait de grands hommes parmi les modernes, dans les œuvres de Mess. *Bossuet*, *Fenelon*, & *Flequier*, il y a des endroits qui feroient honneur à *Demostene*; de tels ouvrages doivent faire l'étude d'un jeune Seigneur, c'est sur ces grands maîtres qu'il doit former son goût, apprendre à penser comme eux, à fin de s'exprimer comme eux.

CHAPITRE IX.

De l'Etude des Historiens.

DE toutes les études l'Histoire est celle dont un jeune Seigneur doit moins se dispenser, parceque c'est dans l'Histoire seule qu'il peut apprendre que les dignités & la naissance la plus illustre n'assurent pas toujours une grande réputation ; leur siècle
peut

peut flatter les Grands, mais les siècles suivans ne manquent jamais de leur rendre justice, & cet empire souverain que la Postérité prend sur leurs actions, & sur leur gloire, lorsqu'il est bien ménagé, devient un frein à leur pouvoir présent, & les oblige à se défier des lâches adorateurs de leur fortune; ce qui fait qu'ils mettent à leurs passions d'autres bornes que celles de leur pouvoir. Le sage Gouverneur de *Charles-Quint* étoit pénétré de l'utilité de l'Histoire, lui qui voulant faire un héros de ce jeune Prince, se réserva le soin de la lui montrer, ne se rapportant à personne d'une chose si importante à la gloire de son illustre élève.

Mais quand je dis qu'un jeune Seigneur doit étudier & doit savoir l'Histoire, je n'entends pas dire qu'il faille charger sa mémoire d'un long amas de faits & de circonstances souvent inutiles, par-là on n'en feroit qu'un perroquet ; car en lui faisant étudier l'Histoire, c'est à former son jugement qu'on doit principalement travailler. Il faut donc lui faire remarquer les motifs des actions qu'il y lira, lui faire étudier le caractère des héros qu'il y recontera, le faire entrer dans le détail des circonstances qui ont déterminé leur conduite, l'obliger à juger s'ils ont bien fait de prendre le parti qu'ils ont pris, ou s'ils devoient en prendre un autre, & enfin il faut lui faire

faire faire l'aplication des choses passées à celles qui sont présentes: par ce moyen on lui formera une politique sur celle de tous les siècles ; & comme la plupart du tems les evenemens reviennent, on lui fera régler, aux dépens des Héros passés, sa conduite présente.

Lorsqu'en lisant l'Histoire avec un jeune Seigneur, on rencontrera quelque mauvaise action faite par un grand homme, il faut lui en donner plus d'horreur que si c'étoit un autre personne qui l'eût faite ; en voici la raison : un jeune homme ne fait ordinairement qu'un corps de la vie d'un Héros, corps dont tous les membres lui paroissent également beaux ; de-

là vient qu'il s'imagine que tout ce qu'un Héros a fait, est toujours digne d'être imité, ainsi s'il voit qu'un grand Capitaine ait manqué de parole en quelque occasion, il croit qu'il y a des cas où l'on peut en manquer, & il joint à une action lâche & infame toute la gloire d'une belle & éclatante vie d'ailleurs ; ce qui étant soutenu par la corruption de la nature, le porte d'abord à imiter les héros par ce qu'ils avoient de semblable aux autres hommes, & n'ayant pas ensuite en lui-même, pour couvrir sa foiblesse, ce grand fond de mérite, qu'avoient ces hommes illustres, il arrive qu'il ne laisse à la Postérité que le souvenir des défauts des hommes, & jamais les exemples de la vertu des héros. Au lieu que quand c'est

c'est un malhonnête homme, qui a fait une mauvaise action, un jeune homme y joint une nouvelle idée de bassesse ; ce qui fait que le vice leur devient encore plus odieux par le peu d'estime qu'il a de la personne en qui il le remarque. Les préventions faisant presque tout dans l'esprit des jeunes gens, qui fuient trop le travail, & n'aiment pas assez la vérité pour examiner les actions telles qu'elles sont en elles-mêmes, & sans aucune réflexion sur les personnes qui les ont faites.

L'Histoire Sainte est la première histoire que je conseillerois qu'on apprît à un jeune Seigneur ; elle est pleine d'événemens merveilleux, & la

conduite que Dieu y tient à l'égard de son peuple, est aussi propre à fournir de grandes instructions, qu'elle l'est à donner de grands sujets d'une admiration religieuse ; outre qu'il est honteux qu'un jeune homme sache l'histoire fauleuse des Dieux des païens, & qu'il ignore la véritable histoire du Dieu des chrétiens ; & il seroit inconcevable, si l'expérience ne nous l'avoit appris, que, parmi ceux qui ont été régénérés dans les eaux sacrées du baptême, il se trouvât des gens intruits de l'origine de l'établissement de la religion des païens, qui ignorent l'établissement de la religion des chrétiens & son origine, laquelle est aussi ancienne que le monde ; puisque le Dieu d'Abraham, d'Isaac, & de Jacob, est le même Dieu que celui que nous révérons ; honoré autrefois

par

par le culte extérieur de la loi ancienne,
révéré maintenant par le culte intérieur
de la loi nouvelle.

Mais comme après avoir connu Dieu
il faut se connoître soi-même ; après
l'histoire sainte, on devroit faire apren-
dre à un jeune Seigneur l'histoire de sa
Famille, en évitant sur-tout de le faire
donner dans ces origines chimériques,
& ces généalogies fabuleuses, dont on
nourit ordinairement la vanité des
Grands ; il faut cependant tâcher de
lui cacher les défauts, & les mauvaises
actions de ses ancêtres ; *Venus* impudi-
que & *Jupiter* adultère avoient pres-
que consacré l'impureté parmi les
païens ; les vices paroissent vertus à
une jeune homme, dès qu'il les voit
dans

dans la personne de son père ou de son
aïeul.

Après l'histoire de sa maison, on
doit l'instruire de l'histoire du roy-
aume ; car que lui servira de savoir ce
que les Grecs & les Romains ont fait,
s'il ignore ce qu'ont fait ceux de sa na-
tion ; d'être naturalisé, pour ainsi dire,
dans les pays étrangers, s'il est étranger
dans sa propre patrie. Dans l'étude de
l'histoire un jeune Seigneur n'y doit
chercher que les moyens de soutenir
ou d'avancer sa fortune, mais les ex-
emples des Grecs & des Romains, s'il
les suivoit à-présent, détruiroient peut-
être la sienne ; ce n'est qu'en examinant
comment ses prédécesseurs ont gagné
l'estime du Prince & l'amitié du peu-
ple

ple qu'il apprendra à marcher sur leurs traces : dans tous les pays il y a une conduite particulière à observer à cet égard, c'est sur leur modèle que les aspirans aux dignités, doivent régler leur politique, & l'histoire du royaume le leur apprendra, en leur développant celle des officiers d'Etat des siècles passés, & les différens succès qu'ils ont eu.

Outre l'histoire du royaume, il feroit à propos qu'il fût celle des royaumes voisins, qu'il fût informé de l'origine & des anciennes liaisons de toutes les grandes Familles qui y ont autorité ; par là il seroit plus en état de servir dans la suite son Prince, connoissant dans chaque cour ceux sur qui il

il pourroit compter, lorsqu'il y auroit à y négocier pour l'intérêt de l'Etat. Ajoutez à cela que sachant les divers intérêts, & les différentes prétentions des Grands des royaumes voisins, il aura un moyen plus sûr de gagner leur esprit, en flattant leur amour propre, & l'on peut dire qu'un Ambassadeur qui va avec de pareilles lumières dans une cour étrangère, y obtient ordinairement tout l'ascendant dont il a besoin.

A toutes ces connoissances, il sera bon qu'un jeune Seigneur joigne une idée générale de l'histoire grè- que, & un peu plus exacte de l'histoire romaine; la raison de cette différence est que les vertus asiatiques ne sont pas tout-à-fait de notre usage,

sage, au-lieu-que la vertu romaine a plus de raport avec notre tempérament; dans l'histoire Gréque, la retraite des dix mille* est le morceau qu'il faut lui faire particulièrement examiner, la vertu s'y trouve toute pure, & l'on peut dire que cet ouvrage est un des plus beaux de toute l'Antiquité, soit qu'on ait égard à sa forme ou à sa matière. Dans l'histoire romaine *Saluste* & *Tacite* sont les historiens qu'un jeune Seig-

* Ouvrage qui contient l'entreprise du jeune *Cyrus* contre son frère *Artaxerxes*; dont *Xenophon* est non seulement l'auteur, mais le héros, tant pour ce qui touchoit le conseil & la bonne conduite, que pour ce qui concernoit le commandement.

neur

neur doit le mieux favoir, l'un a le grand art de peindre les hommes, & l'autre celui de les pénétrer: *Tacite* fait cependant les hommes presque toujours plus sages qu'ils n'ont été; la nature est plus simple dans eux, leurs actions sont plus souvent la suite du hazard que les effets de la réflexion, ainsi ceux qui sont admirateurs des politiques, & qui cherchent du mystère dans toutes leurs actions deviennent souvent la dupe de l'habileté qu'ils ont de paroître ce qu'ils ne sont pas. Je n'ai rien dit des commentaires de César, parceque c'est un livre qu'un Grand Seigneur ne doit jamais quitter, puisqu'il y apprendra à agir & à parler en Héros.

Mais

Mais la chose à laquelle on doit le plus travailler, en faisant étudier l'histoire à un jeune Seigneur, c'est de lui faire choisir un Héros qu'il se propose de surpasser, heureux s'il peut le trouver dans sa famille, je dis qu'il se propose de surpasser, parceque l'imitation est inférieure à l'original, & nous voyons tous les jours que ceux qui ne visent pas au-dessus de leur but, en demeurent toujours au-dessous, celui qui veut donc arriver jusqu'à *Parménion* doit avoir en vue *Alexandre*.

CHAPITRE

CHAPITRE X.

De l'Etude des Poëtes.

LES Poëtes ayant été les premiers Théologiens & les premiers Philosophes du paganisme, il est impossible de connoître, sans leur lecture, la religion & la morale des païens, connoissance qui est pourtant d'une grande utilité aux jeunes gens,

gens, puisqu'elle établira dans leur esprit l'estime de la religion chrétienne; car telle est la sainteté de notre religion, qu'il n'y a qu'à l'opposer aux autres pour savoir qu'elle est la véritable: rien ne peut si efficacement contribuer à cela que la lecture des Poètes, où l'on voit le ridicule d'une religion qui pendant tant de siècles a été celle de presque toute la terre. *Mercury* y est dépeint larron, *Venus* impudique, *Jupiter* adultère & cependant ils avoient des adorateurs, & l'on révéroit des Dieux qu'il étoit dangereux d'imiter, puisque par la sévérité des loix, on étoit puni pour les mêmes actions qui leur avoient fait dresser des autels. C'est aussi dans ces Poètes où l'on remarquera
combien

combien peu raisonnable étoit la morale des anciens ; Plaisir, Vanité, voila les deux principes sur lesquels on verra qu'elle rouloit.

Or ces connoissances bien ménagées ne serviront-elles pas à établir dans l'esprit des jeunes gens le respect, l'amour, & la reconnoissance pour Dieu. Si tant de grands hommes se sont trompés, & qu'ils connoissent la Vérité, n'est-ce pas à Dieu à qui ils le doivent ; s'ils sont chrétiens, n'est-ce pas lui qui les a fait tels ; puisqu'en matière de religion & de morale la naissance & l'éducation décident presque de tout, & ne laissent rien à faire à la raison. Nous croyons ce que nos pères ont cru, & nous n'avons

n'avons guère d'autres idées de la vertu & du vice que celles qu'ils ont bien voulu nous inculquer; de sorte que si nous étions nés dans ces siècles barbares, nous aurions sans doute adoré les mêmes Dieux, comme nous adorons Jesus Christ, parceque nous sommes nés sous sa loi; & est-ce nous qui avons choisi ce moment de notre naissance, n'est-ce pas cet Etre suprême, qui, maître du tems & des hommes de toute éternité, à déterminé à chacun l'instant où il devoit naître.

Homère est le Poëte le plus ancien, & celui qu'on peut appeller le père & le maître de la poësie, on doit le faire lire aux jeunes Seigneurs avec

ex-

exactitude; il seroit à souhaiter que les traductions rendissent les beautés de l'original, mais enfin telles qu'elles sont, il faut s'en servir, lorsqu'on ne peut faire mieux. Après *Homère* suit *Virgile*, en plusieurs endroits on s'apercevra aisément qu'il n'est que copie, mais la copie paroîtra souvent meilleure que l'original; je souhaiterois encore qu'on leur fit remarquer que la flatterie s'est toujours servie de la divinité pour corrompre les hommes; autrefois elle donnoit aux Dieux les foibleffes des hommes pour flatter leurs vices, maintenant elle donne aux hommes les vertus des Dieux pour flatter leur orgueil; dans ces tems là elle abaissoit les Dieux, à-présent elle élève les hommes: pour savoir lequel vaut le

Je mieux, il faudroit pouvoir décider lequel est le plus dangereux du plaisir ou de l'orgueil.

Horace & Ovide sont deux poëtes qu'on peut faire lire aux jeunes Seigneurs, cependant comme *Ovide* ne se pique pas toujours d'une grande retenue, on en doit omettre les ouvrages de cet auteur qui tendent à exciter des passions voluptueuses; les jeunes gens ne sauront que trop tôt le mal, sans qu'on les expose à l'apprendre, ce seroit leur rendre l'esprit trop cher que de le leur faire acheter aux dépens de leur cœur, & de donner de la politesse à l'un, en faisant perdre l'innocence à l'autre.

Entre tous les Poëtes, ceux qu'on pourra encore faire lire aux jeunes gens avec avantage, ce sont les satiriques ; là ils verront le vice tel qu'il est, ce qui est le plus sûr moyen de le leur faire haïr ; car comme un Ancient a dit que si nous voyions la vertu telle qu'elle est, nous en serions tous amateurs, de même l'on peut dire que si nous voyions le vice tel qu'il est, personne ne voudroit être vicieux on n'aime le vice que parcequ'on le regarde revêtu en quelque manière des idées de la vertu ; qu'on le dépouille de ces idées on commencera à le haïr, or c'est ce que font les satiriques, ils peignent le vice non tel que les vicieux le regardent, mais tel qu'il est en effet ; l'avare considère l'avarice comme une

par-

parfaite sagesse, la punition de *Tantale* leur apprend qu'il n'est qu'une véritable folie. Dans les satiriques je comprends les commédies anciennes, qu'on doit faire lire aux jeunes gens avec les précautions que j'ai dit qu'on devoit prendre en leur faisant lire les ouvrages d'*Ovide*. Personne n'a aussi bien connu le cœur de l'homme que les anciens Poètes qui ont travaillé pour le théâtre, & comme les vices sont de tous les siècles, les peintures que *Plaute* & *Térence* font des desordres de l'ancienne Rome, sont des portraits naturels des dérèglemens de nos jours. En faisant lire les Poètes aux jeunes Seigneurs, on pourroit par la lecture de *Voiture* leur apprendre à s'en servir; en cela cet auteur est original, & l'on

peut dire que tout ce qu'il prend des Anciens devient infiniment plus beau par la manière dont il s'en sert, c'est un creuset qui affine l'or qu'on y met.

Nos poètes françois ne doivent pas être négligés, nous en avons parmi nous qui peuvent être comparés aux anciens. *Corneille* dans son *Edipe* nous a fait revoir *Sophocle*. *Racine* peut prétendre à cet éloge que les anciens ont donné à *Aristophane*, " les Graces ayant cherché un tombeau, elles trouvèrent le cœur d'*Aristophane*." *Molière* a joint à son esprit celui de *Plaute* & de *Térence*, & de ces trois esprits il a fait un original qui fera le desespoir de

de tous ceux qui voudront être ses copistes.

Ovide n'a rien de si délicat dans ces Elégies que *Mad. la Comtesse De la Suse* n'égale dans les siennes. Si *Horace* avoit vécu du tems de *Louis XIV.* il n'auroit pas fait d'autres satires que celles qu'a fait *Boileau*, comme *Boileau* auroit fait celles d'*Horace*, s'il avoit vécu dans le siècle d'*Auguste*. Ceux qui dans la suite entendront également bien le Grec & le François, auront peine à décider laquelle vaut le mieux de l'ancienne *Sapho*, ou de *Mad. de Scudery*, & de *Mad. des Houillieres*. Enfin les operas de *Quinot* peuvent consoler des himnes de *Pindare*; il faut seulement prendre les mêmes précau-

tions, en faisant lire aux jeunes gens ces poètes, que celles que j'ai dit qu'on devoit prendre en leur faisant lire les poètes latins. Mais une chose à laquelle on doit sur-tout veiller, c'est d'empêcher que les jeunes Seigneurs ne donnent trop dans la demangeaison de faire des vers. S'il est glorieux pour un Grand personnage de composer quelquefois de bons vers, il seroit ridicule qu'il voulût être poète de profession ; une Elégie, un Sonnet, une Ode, un Madrigal lui fera honneur, mais un Ilyade ou une Enéide lui feroit tort ; les Grands ont des services plus essentiels à rendre à leur patrie, & c'est pour se divertir, & non pas s'occuper qu'ils doivent faire des vers ; qu'ils soient les Horaces, les Catules, les Tibules, & même.

même les Ovides de leur tems, mais qu'ils évitent d'en être les Virgiles. *Sarasin, Voiture & La Fontaine* dans ses fables, sont des auteurs qui peuvent leur servir de modèles ; leurs vers ont un tour aisé, & on y trouve beaucoup d'esprit, de génie, & de délicatesse.

G 4 CHAPITRE

CHAPITRE XI.

De l'Etude des Philosophes.

L'Orgueil & la curiosité étant les passions dominantes de la plupart des hommes, il ne faut pas s'étonner que de tous tems ils aient estimé la philosophie, elle qui en des termes magnifiques leur promet de contenter l'une & l'autre de ces deux passions ;
leur

leur orgueil, en leur donnant des moyens de se mettre au-dessus du caprice de la fortune ; leur curiosité, en leur faisant connoître les différentes causes des divers effets qu'ils admirent. L'expérience de tous les siècles devoit les avoir pourtant détrompés, mais cette idée d'indépendance & de science parfaite flatte trop agréablement leur amour propre, pour qu'ils ne s'y abandonnent pas; je ne fais même si l'on feroit bien de les détromper, si ce n'est point là un de ces maux qu'il seroit dangereux de guérir, & si l'on ne doit pas comparer les Philosophes à ces visionnaires, qui promettent la pierre-philosophale, & qui sont cause que, cherchant une chose qui ne se trouve jamais, on en trouve une infi-

nité d'autres, qui font d'une très grande utilité. Tout ce qu'on doit, ce me semble, faire c'est d'avertir les jeunes gens de chercher dans les philosophes des moyens de régler leurs passions, & de connoître les différentes causes des effets qu'ils admirent, comme si tout cela dépendoit des hommes ; & d'espérer tout de Dieu, comme s'il n'y avoit rien en cela que les hommes pussent leur apprendre.

Ces précautions prises, il faut voir quels sont les Philosophes qu'on doit faire étudier aux jeunes Seigneurs. Il y en a de trois sortes. Les uns nous apprennent à conduire notre esprit dans la recherche des sciences ; les autres nous montrent à régler nos mœurs
&

& nos passions ; les derniers enfin nous flattent de nous faire connoître ce que nous admirons dans ce vaste univers.

Je ne recommanderai point la lecture des Philosophes des siècles passés, ils ont fait de la Philosophie un Art de pointiller plutôt que de raisonner, de se jouer de la raison plutôt que de la fortifier. On sait que Descartes, Malebranche, Locke & Newton l'on mise dans un plus beau jour, ils ont entrepris de ressusciter la raison, & ils y ont réussi. Le premier livre que je conseillerois de mettre entre les mains d'un jeune Seigneur, c'est la Logique de *Mons. Le Clerc* ; elle est très courte, & cependant renferme tout ce qui est

nité d'autres, qui font d'une très grande utilité. Tout ce qu'on doit, ce me semble, faire c'est d'avertir les jeunes gens de chercher dans les philosophes des moyens de régler leurs passions, & de connoître les différentes causes des effets qu'ils admirent, comme si tout cela dépendoit des hommes ; & d'espérer tout de Dieu, comme s'il n'y avoit rien en cela que les hommes pussent leur apprendre.

Ces précautions prises, il faut voir quels sont les Philosophes qu'on doit faire étudier aux jeunes Seigneurs. Il y en a de trois sortes. Les uns nous apprennent à conduire notre esprit dans la recherche des sciences ; les autres nous montrent à régler nos mœurs
&

& nos passions ; les derniers enfin nous flattent de nous faire connoître ce que nous admirons dans ce vaste univers.

Je ne recommanderai point la lecture des Philosophes des siècles passés, ils ont fait de la Philosophie un Art de pointiller plutôt que de raisonner, de se jouer de la raison plutôt que de la fortifier. On sait que Descartes, Malebranche, Locke & Newton l'on mise dans un plus beau jour, ils ont entrepris de ressusciter la raison, & ils y ont réussi. Le premier livre que je ferois de mettre entre les mains d'un jeune Seigneur, c'est la Logique de *Mons. Le Clerc* ; elle est très courte, & cependant renferme tout ce qui est

utile. Il a marché sur les pas de Locke, en avouant qu'il n'a fait que l'abréger. Il a choisi aussi ce qui se rencontre de meilleur dans le livre intitulé *l'Art de penser*, & en cela il a rendu un plus grand service à l'esprit humain que, si voulant être original, il l'eût embarrassé dans de nouvelles routes.

Pour cette partie de la Philosophie qui regarde le cœur des hommes, c'est la plus essentielle pour un jeune Seigneur, étant la plus propre à le rendre bon & heureux. Les premiers Maîtres de cette excellente philosophie étoient : Pythagore, Socrate, Platon, Aristote, Epicure, & Zénon ; parmi les modernes, nous avons un nombre de Sophistes qui ne nous présentent qu'un

me-

mélange confus de vaines subtilités & de questions inutiles pour les mœurs, qui ne laissent que du vuide & de l'incertitude dans les esprits, en les suivant on s'égarreroit ; il faut donc prendre une autre route : la société médicale assez ce qu'il faut faire pour le bien commun. C'est dans l'accord de la Politique & de la Morale que consiste l'ordre & le bonheur. La politique des Seigneurs doit être grande & généreuse, par conséquent fort éloignée de celle de Machiavel, qui pourroit faire d'habiles quelquefois même d'heureux scélérats, mais qui ne fera jamais d'honnêtes gens, ni de grands hommes. Le Chancelier *Bacon*, Le Duc de la *Roche-foucault*, le Cardinal

nal d'Offat, le Président Jeannin, sont les politiques qu'il faut mettre entre les mains des jeunes Seigneurs; dans les premiers ils trouveront des préceptes, dans les deux autres ils en remarqueront l'aplication. On doit en même tems travailler à leur inspirer de l'horreur pour les lâches politiques, qui peut-être ne manqueront pas de les obféder dans la suite, & dont les siècles passés ne nous fournissent que trop d'exemples. Les maximes du sage, ou les reflexions sur les conseils du Sage est encore un livre très propre à leur apprendre une saine morale, c'est-à-dire, les moyens d'unir l'esprit de Dieu avec la sagesse du monde, étant chrétiens & courtisans tout-à-la-fois. L'unique défaut de ce livre, c'est d'être

tre

tre trop court pour être toujours lui, &
d'être trop long pour pouvoir être a-
pris par cœur.

La Métaphysique, contenue dans les
bornes de l'intelligence humaine, est
une science sublime qu'on peut aussi
considérer comme une partie de la
Philosophie ; mais si elle va au-delà,
elle se jette dans la région des songes ;
ainsi je conseillerois qu'on se contentât
de démontrer à un jeune Seigneur que
Dieu existe, que le Monde est son
ouvrage, qu'il le gouverne par sa puis-
sance & sa sagesse, que le bien vient de
lui, & le mal de nous. Descartes,
Mallebranche, Leibnitz, & Locke sont
les plus célèbres métaphysiciens que
nous ayons, mais le dernier est supé-
rieur

meur aux autres, parcequ'il n'a écrit que ce qu'il a bien conçu, & ce que les autres peuvent bien concevoir. Cependant il est peut-être encore trop élevé pour les jeunes gens. De tous les traités Métaphysiques, le plus à leur portée, c'est celui de *S'Gravesande*, qui est imprimé en françois.

Pour ce qui est de la Physique je doute que les anciens aient voulu dire ce qu'on leur fait dire; mais si les sentimens qu'on leur attribue sont leurs véritables sentimens, ils ne valent pas la peine qu'on se tourmente pour les apprendre, puisqu'il faudroit faire à cet égard ce que le Cardinal du Perron fit à l'égard de la Théologie scolastique, travailler à l'oublier, après avoir sué pour l'apprendre. La physique
d'Aristote,

d'Aristote, qui a été à la mode pendant tant de siècles, expliquoit la nature des choses par la matière, la forme, & la privation, par les qualités occultes, les simpaties & les antipaties ; explication plus obscure que les choses mêmes, abime de galimatias ; & d'idées inintelligibles, comme dit Fontenelle. Mais l'œil perçant du Chancelier Bacon, les efforts sublimes de Descartes, les Newton, les Boyle, les Pascal & tant d'autres, l'ont enfin banie de nos collèges, & la Physique est enfin devenue toute expérimentale. La physique de *l'Abbé Nollet* accompagnée des expériences, qui rendant les choses palpables les impriment plus fortement dans l'esprit, est celle à laquelle on peut faire appliquer un jeune Seigneu,

gneur, elle n'a rien d'abstrait & de rebutant, elle sert au-contrainre, à piquer notre curiosité & à multiplier nos connoissances.

Cependant comme le but de l'éducation d'un jeune Seigneur n'est pas d'en faire un Philosophe, il faudra lui conseiller de s'apliquer à cette science de la même manière qu'il doit s'apliquer à la Poësie, c'est à-dire, de la savoir sans en faire parade. Un Grand, que le hazard force à parler sur quelques questions de Philosophie, doit affecter l'ignorance des termes, lors même qu'il explique plus à fond le détail des choses, & donner lieu de croire que c'étoit plutôt pour se divertir que pour s'instruire qu'il y a donné son
 atten-

attention. En un mot la Philosophie ne doit pas faire la parure d'un Seigneur, elle en doit être le deshabillé, s'il est permis d'en parler ainsi.

CHAPITRE

CHAPITRE XII.

De l'Etude des Mathématiques.

A Parler sainement des choses, il n'y a guère que les Mathématiciens qui fassent usage de leur raison, presque tous les autres hommes se soumettent aveuglément à l'autorité des anciens, ou s'abandonnent avec une espèce de fureur à l'entêtement des modernes.

dernés, & s'ils emploient tant de tems
 à la lecture des Philosophes, ce n'est
 que pour tâcher d'entrer dans les senti-
 mens de leurs auteurs & de savoir au
 vrai les opinions qu'ils ont tenues, sans
 se mettre beaucoup en peine de ce
 qu'il en faut croire ; de-sorte que la
 science qu'ils aprennent est propre-
 ment une science de mémoire, & non
 pas une science d'esprit. Ils ne savent
 que des faits & des hipothèses, & non
 pas des vérités évidentes, enfin ils sont
 plutôt des historiens que de vérita-
 bles savans ; au-lieu que les Mathéma-
 ticiens ne se rendant qu'à l'évidence,
 ils sont toujours usage de leur esprit,
 dont ménageant les forces, en ne s'a-
 pliquant à résoudre des difficultés com-
 posées qu'après avoir connu très clai-
 rement

ment les plus simples dont elles dépendent, ils le font aller aussi loin que ses forces le lui permettent. L'on peut même dire que par leur analyse les Mathématiciens ont donné des yeux à leur esprit, comme par leurs figures ils avoient donné un corps à la vérité.

L'on voit assez par-là qu'il est peu de connoissances aussi nécessaire à des jeunes Seigneurs, que celle des Mathématiques, le Cœur & ses plaisirs répandent une certaine indolence dans l'esprit des Grands, qui fait qu'ils aiment mieux croire tout ce qu'on leur dit que d'examiner si ce qu'on leur dit est vrai, ou ne l'est pas ; or les Mathématiques accoutumant de bonne heure
les

les jeunes gens à chercher, & à voir la vérité, elles les garantiront de cette contagion de cœur, & les disposeront, à ne se rendre qu'à ce qu'ils auront connu clairement & distinctement être vrai.

La manière dont il faut faire étudier les Mathématiques aux jeunes Seigneurs doit avoir rapport, autant qu'on le peut, aux emplois qu'on prévoit qu'ils auront dans la suite; ainsi on devroit faire apprendre la construction des vaisseaux, la Navigation, & l'Astronomie à ceux qu'on destine à la marine, c'est peu d'être vaillant lorsqu'on est en mer, il faut encore être bon matelot, puisqu'une manœuvre faite à-propos donne souvent

le

le gain d'une bataille. Le Dessein, les Fortifications, l'ordre des campemens, les différentes convolutions des troupes doivent faire l'étude de ceux qu'on destine à servir sur terre, car pour être grand guerrier il faut aussi être parfait ingénieur.

Un homme employé dans l'état militaire est sujet à faire de grandes fautes en prenant de fausses mesures, s'il ne peut lui-même lever le plan d'une ville, & par là faire dresser une batterie, & faire aligner un camp comme il le faut. On ne trouve pas toujours des gens sur les plans desquels on puisse régler un siège ; il faut donc

donc mettre un jeune Seigneur en état de faire tout par lui-même, lorsqu'il sera dans des postes, où il faudra qu'il commande. Je fais bien qu'il sera souvent contraint de s'en rapporter aux autres, mais s'il est en état d'exécuter par lui-même, il le fera de juger si l'on exécute bien; ceux-mêmes à qui il se fiera, sachant qu'il est versé dans cet art aussi bien qu'eux, feront davantage sur leur garde, & rempliront leur devoir avec plus d'exactitude, ce qui suffit pour contribuer beaucoup à la gloire d'un général d'armée.

Les livres dont on peut se servir

H

vir

vir pour apprendre les Mathématiques
 sont connus, on fait qu'il y a, outre
 les traductions d'*Euclide*, des *L'Amy*
 des *Le Clerc*, des *Ozanam*, & des
Wolff. Nous avons des traités de
 Fortifications qu'on ne peut trop es-
 timer ; mais je conseillerois aussi
 qu'on donnât aux jeunes Seigneurs
 une connoissance exacte de la manière
 dont les anciens fesoient la guerre,
 se campoient, fortifioient & attaquoi-
 ent les places. Les commentaires
 de *César* sont d'une grande utilité
 pour cette sorte d'étude ; on peut
 encore voir dans le traité de la Mi-
 lice Romaine, par *Juste-Lipse*, des
 choses fort curieuses sur ce sujet là ;
 &

& si cet auteur n'eut fait que de pareils ouvrages, *Balsac* n'auroit pas eu raison de le censurer comme il l'a fait.

Ajoutons à ce que nous avons dit à l'avantage des Mathématiques qu'elles donneront aux jeunes Seigneurs un goût exact pour les beaux Arts, & leur y feront remarquer & sentir des beautés, sans la connoissance des quelles ils n'en pourroient juger qu'au hazard.

Ce traité seroit imparfait, si, après avoir parlé de ce qu'il faut faire pour placer la vertu dans le cœur des jeunes Seigneurs, & éclairer leur Esprit, nous ne disions rien de ce qui

peut contribuer à la santé aussi bien qu'à la perfection de leur Corps ; c'est ce qui servira de matière pour le chapitre suivant,

CHAPITRE

CHAPITRE XIII.

Des Exercices du Corps.

LES anciens, qui dans les portraits qu'ils nous font de leurs héros nous donnent les véritables idées que nous devons avoir d'un grand homme, nous les représentent toujours comme fort habiles dans tous les exercices du

H 3 corps ;

corps ; conduire un char, lancer un javelot, s'exercer à la lute, exceller à la course, voila les occupations & les louanges qu'ils donnent à l'enfance de ces grands hommes, dont les noms ont été respectés par les tems, & dont la gloire a percé les ténèbres d'une obscure antiquité *. Les Spartiates, convaincus que la vertu étoit de tous les sexes, & qui vouloient avoir des

* Saluste loue Pompée de ce qu'il couroit, sautoit, & portoit un fardeau aussi bien qu'homme de son tems ; *cum alacribus saltu, cum velocibus cursu, cum validis veste certabat.* Marius, après bien des triomphes, & plusieurs consulats, en fesoit autant. *Plutarque* vie de Marius. & de Pompée.

He-

Héroïnes pour avoir plus aisément des Héros, donnoient sur ce point la même éducation à leurs filles qu'à leurs garçons. La course, la Lutte, le bain dans le fleuve *Eurotas*, tout leur étoit commun. Quoique nos exercices soient différens de ceux des anciens, ils n'en sont pas moins utiles pour exalter les forces & l'adresse de nos jeunes gens ; mais comme dans un plan d'éducation, les maximes vagues & générales sont perdues pour la pratique, nous déterminerons les sortes d'Exercices qui sont les plus propres à donner du ressort au corps d'un jeune Seigneur, & qui peuvent se placer à propos dans le cercle de sa vie.

Parmi les premiers exercices qu'on permet à l'enfance après l'aplication, tels que le Volant, le Palet, la Boule, les Quilles, & enfin tout ce qui est d'usage à cet age, il en faut exclure, autant qu'il est possible, tous les jeux sédentaires, car ils n'ont pas la même utilité. A l'age de huit à dix ans, qui me paroît être le vrai tems de mettre en jeu les organes d'un jeune Seigneur, il en faut essayer d'autres, parce qu'il aura besoin de plus de force, & d'adresse.

LA DANSE a particulièrement l'avantage de poser le corps dans l'état d'équilibre le plus propre à la souplesse & à la légèreté. L'expérience démontre
que

que ceux qui s'y sont apliqués, exécutent avec beaucoup plus de facilité & de promptitude tous les mouvemens de l'exercise militaire. La danse n'est pas grand'chose, dit Locke, mais elle donne ce bon air, ces graces qui distinguent un homme bien élevé. Quand Lycurgue, par une loi expresse, ordonna que les jeunes Spartiates, dès l'age de sept ans, commenceroient à s'exercer à des danses sur le ton Phrygien, elles s'exécutoient avec des javelots, des épées & des boucliers, ce qui les rendoit intéressantes, parcequ'elles étoient analogues aux vertus dont on avoit besoin pour lors ; les nôtres, il est vrai, n'opèrent rien pour le moral, mais elles embellissent, & perfectionnent le physique,

d'où l'on peut conclure qu'elles sont absolument nécessaires à un Enfant de condition qui doit s'annoncer pour tel par les fleurs aussi bien que par les fruits d'une bonne éducation.

L'ESCRIME est un Exercice qui a paru d'une telle importance aux Gouverneurs & Parens des jeunes Seigneurs que les Collèges & les Académies ouvrent à présent leurs portes aux leçons des Maîtres d'Escrime. Nos prédécesseurs, il est vrai, en jugeoient autrement ; *Montagne* nous dit que dans son enfance* ; “ la noblesse fuy-

* Livre 2, chapitre 37.

“oit.

“oit la réputation d’Escrimeur, com-
 “me injurieuse, & se déroboit pour
 “l’aprendre, comme métier de sub-
 “tilité, dérogeant à la vraie & naïve
 “vertu”, les modernes en pensent
 bien différemment ; sont-ils mieux
 fondés, c’est ce que je ne déciderai
 point. Cependant, quand on réfléchit
 sur cet Exercise si propre à dénouer
 les membres, à fortifier les muscles,
 à donner à tout le corps, dans des
 positions si variées, la vigueur, la
 solidité & la souplesse ; quand on
 pense encore que les jeunes Seigneurs,
 rendus au monde, pourront rencon-
 trer des insolens, & qu’ils feront né-
 cessairement liés au préjugé national,
 qui déshonore celui qui voudroit ne
 tirer l’épée que sur un champ de ba-

taille, on ne peut se dispenser de leur en apprendre l'usage.

L'EQUITATION, ou l'Art de monter à cheval, a de tous tems été jugée d'une grande nécessité. Avant que le luxe eût amolli les mœurs, la voiture la plus ordinaire pour les conditions élevées, comme pour les moyennes, c'étoit le cheval. Un militaire qui se fût pour lors rendu à l'armée en chaise-de-poste, en eût été la fable ; mais quelques commodités que soient les inventions des modernes pour perdre la qualité d'homme, on ne peut disconvenir qu'un jeune Seigneur, soit qu'on le destine à la guerre, où à la cour, ne doive fréquenter le Manège, de peur qu'un coursier mal mené, dans
les

les conjonctures où il se trouvera obligé de monter à cheval, ne l'emporte, ne le précipite, ou ne lui cause quelque autre disgrâce.

LA PAUME est un exercice dont les Romains connoissoient tout le prix, il contribue à rendre le corps souple, fort, & robuste. Cicéron, Plaute, & Martial en parlent sous ce rapport. Gallien l'ordonnoit à ceux qui étoient d'un tempérament fort replet, comme un remède pour dissiper la superfluité des humeurs tendantes à l'apopléxie. Pline décrivant la manière de vivre de Spurrina remarque qu'à certaines heures du jour il jouoit à la Paume long tems & violemment, oposant ce genre d'exercice à la pèsanteur de la vieillesse. La
mort

mort naturelle ne vient que de la rigidité des fibres, qui s'augmente avec l'âge, & qu'on peut retarder par l'action; tous ces avantages devroient donc contribuer à faire revivre un Exercise qui languit à présent, & semble tirer à sa fin; si on en proportionne les balles & les raquettes à l'âge & à la force des joueurs, comme cela se pratiquoit à Rome, un Père craintif & une Mère trop tendre n'y envisageront plus de danger pour leur fils.

LA NATATION, ou l'art de nager, fesoit une partie si essentielle de l'éducation chez les Grecs, qu'en parlant d'un homme ignorant & mal élevé, ils avoient coutume de dire proverbialement qu'il n'avoit appris ni à lire, ni

ni à nager * les Romains le disoient aussi. On lit dans Suétone, qu'Auguste, maître du monde qu'il régissoit, enseignoit lui-même à ses petits-fils à nager, comme il leur aprenoit à lire & à écrire. Bien en prit à César d'avoir eu cette éducation, lorsqu'après la bataille de Pharsale, il fallut achever sa victoire, en combattant la flotte Egiptienne près du Phare : mais examinons la nécessité de cet Exercise par raport à notre plan. Parmi les jeunes Seigneurs qu'on élève, les uns serviront dans les Armées, les autres dans la Marine, & plusieurs voyageront pour leur plaisir ; dans quelque cas que

* *μητι ναί, μητι γάρματα πίστασαν.* Nec litteras didicit, nec natare.

ce soit, ils seront exposés, à passer & à repasser des Mers & des Rivières, un malheur est possible; l'on fait qu'il en est arrivé un grand nombre sur cet élément perfide, & qu'il en arrivera encore; la Natation est donc d'une assez grande utilité pour en faire un point de leur éducation.

CHAPITRE

CHAPITRE XIV.

*Manière de mettre en pratique les
Principes indiqués dans les Cha-
pitres précédens.*

JE ne doute pas que, si l'on suit les
préjugés ordinaires, on ne dise
qu'il est impossible qu'un jeune Sei-
gneur

gneur aprenne tout ce que je demande qu'il sache ; puisque pour cela il faudroit le faire apliquer à plusieurs choses en même tems, & il y a toujours eu des personnes qui ont cru que cela étoit impossible, mais peut-être n'ont-ils pas fait réflexion sur l'étendue de l'esprit de l'homme, qui non seulement peut faire diverses choses en différens tems, mais qui est capable de s'apliquer en un même moment à plusieurs choses différentes, témoin ce que nous voyons faire tous les jours à ceux qui jouent de quelque instrument ; outre que la variété des occupations délasse, & fatigue beaucoup moins qu'un travail uni & continuel : car quoique pendant la journée nous fassions plusieurs choses, nous sommes

sommes toujours frais & nouveaux à celle que nous commençons.

En effet y auroit-il rien de si fatigant que de passer toute une année à écouter un Maître-à-chanter, un Poëte, un Orateur, un Philosophe, y auroit-il même rien de plus nuisible, puisqu'en aprenant un de ces arts, ou une de ces sciences, on courroit risque d'oublier l'autre ; je fais qu'on pourroit objecter qu'il est à craindre qu'un travail si suivi, si varié, si long, ne fatigue les enfans, mais on sortira bien-tôt de ce doute, si on fait réflexion qu'il n'est pas d'âge qui suporte plus long tems & plus aisément le travail que l'enfance, & comme l'on

voit

voit que les chutes, l'agitation, le mouvement perpetuel, lassent & incommodent beaucoup moins les enfans que les hommes, à cause que leur corps n'est pas à beaucoup près si pesant, leur esprit aussi n'agissant pas avec tant de violence, & ne faisant que se prêter à ceux qui les instruisent, il n'est pas si fatigué de l'étude que ce lui d'un homme, qui plus avancé en age fait tout lui-même, & devance plutôt qu'il ne suit ses maîtres ; outre que les enfans ne font pas réflexion sur la longueur du travail, & nous expérimentons tous les jours que la réflexion sur le travail fait plus de peine que le travail même.

Ajoutez

Ajoutez que la plupart des choses, dont j'ai dit qu'il falloit instruire les jeunes Seigneurs, dépendent presque de la mémoire, qui n'est jamais si forte que dans l'enfance ; parceque les fibres ne sont jamais si propres qu'alors à être mis en mouvement, ni le cerveau à recevoir de grandes & profondes traces. Je ne veux pour preuve de cela que la facilité avec laquelle les enfans apprennent leur langue maternelle, deux années suffisent ordinairement pour cela ; mais quand il faudroit que le jugement des enfans agît pour apprendre plusieurs choses en même tems, ne doutons pas qu'ils ne puissent le faire,

faire, puisqu'ils l'ont déjà fait en aprenant à parler : car pour cela il à fallu qu'ils aient examiné le raport qu'il y avoit entre les mots qu'ils entendoient, & les choses qu'ils voyoient.

Il y a encore plus que tout cela, c'est que débarassés des préjugés & des passions des hommes, source funeste de tous les faux jugemens, les enfans n'en sont que plus propres à voir, à connoître, à aimer & à sentir la vérité ; il n'y a donc qu'à la leur montrer, leur raison se développera d'elle-même, & pour peu qu'on
aide

aide à la nature, elle finira le reste : pour achever de se convaincre qu'on fasse réflexion que les Grands n'ont de tems à eux que leur enfance, dans la suite ils sont au Prince, au Public, à leur Fortune, il faut qu'ils agissent, il n'est plus tems qu'ils s'intruissent ; ce n'est pas à la tête d'un régiment qu'il faut apprendre à le conduire, alors il faut savoir son métier. Peut-on donc se trop hâter de donner aux jeunes Seigneurs des connoissances qui leur seront absolument nécessaires, & qu'ils ne pourront plus acquérir dès qu'ils seront dans ces postes où il faut les posséder ;

der, mais pour les soulager il faut
joindre le divertissement au travail,
c'est de quoi nous allons traiter.

CHAPITRE

CHAPITRE XV.

Du Jeu & des Divertisemens.

L'Esprit de l'homme étant incapable de soutenir un travail continuél, il est à-propos de le délasser quelquefois, ce qui me fait dire que le Jeu, & les Divertisemens, pris avec modération, sont absolument ne-

I

cessaires

cessaires aux jeunes gens. Je dis avec modération, crainte que des Jeux continuels ne les accoutumassent à la paresse, & qu'une application non interrompue ne les dégoutât de l'étude. Il y a deux sortes de jeux, les uns sont indignes d'un honnête homme, & les autres en doivent faire le partage, parmi ces derniers on peut comprendre le Jeu des Echecs, des Dames, du Billiard, & tous les jeux d'exercise. Pour les jeux de hazard il faut autant qu'on le peut en éloigner les jeunes Seigneurs, cette sorte de jeux les accoutumeroit insensiblement à donner trop à la fortune, & quand on occupe de grands postes on ne doit laisser à la fortune que ce qu'on ne peut lui

lui ôter par le conseil & par la prévoyance.

Mais s'il faut leur en permettre quelques uns je voudrois qu'on leur donnât les instructions suivantes. Premièrement de ne s'en faire jamais une occupation. Il y a des gens qui semblent n'être au monde que pour jouer, occupés sans cesse d'une partie ou d'une autre, ils ne s'ennuient pas moins qu'ils n'embarrassent les compagnies où ils se trouvent, quand on ne peut leur en faire une, & par cette disposition seule deviennent aussi ridicules qu'insupportables. Secondement d'y témoigner toujours un grand désintéressement. Combien y a-t-il de gens qui paroissent plutôt marchands que

joueurs, & qui prennent des cartes du
 même air, & avec autant d'avidité
 qu'un corsaire qui monte sur son vais-
 seau en témoigne pour aller écumer
 les mers. Un honnête homme doit
 regarder comme perdu tout ce qu'il
 hazarde au jeu, & ne pas faire un
 négoce de son plaisir, c'est par-là qu'on
 acquiert cette égalité dans la perte &
 dans le gain qui fait tant estimer un
 joueur. Troisièmement d'éviter abso-
 lument le gros jeu. Les grandes
 parties incommodent les familles les
 plus opulentes, outre que si un ri-
 che Seigneur vient à faire un grand
 gain avec une personne qui ne puisse
 soutenir cette perte sans aliéner ses
 biens, il doit avoir honte non seule-
 ment d'absorber en un moment la

force.

fortune d'un particulier, mais encore de réduire sa postérité à un état d'indigence; un Grand Seigneur peut-il soutenir cette idée, à moins qu'il ne veuille renoncer à la qualité d'honnête homme qui doit faire sa plus chère ambition.

Enfin il faut apprendre aux jeunes Seigneurs à se modérer dans le bonheur; pour cela il est bon de leur faire remarquer que la joie qu'on a de gagner ne vient que de l'amour propre & de la vanité; on se croit plus habile, plutôt qu'on ne se croit plus heureux, que ceux avec qui l'on joue; on s'élève au-dessus d'eux, & voilà ce qui fait la joie que donne le gain dans le jeu; or peut-on sans une es-

pece d'insulte & de tyrannie laisser à percevoir aux autres ces sentimens, n'est-ce pas assez que leur situation les leur fasse sentir, sans que nous allions encore les accabler de nouveaux chagrins par nos railleries.

Mais comme la grande étude de ceux qui élèvent les jeunes Seigneurs doit être de les connoître, je crois qu'il est absolument nécessaire qu'ils aient l'œil sur eux pendant le jeu, l'attention qu'ils y donnent fait qu'alors ils sont moins sur leurs gardes, & que par conséquent ils se montrent tels qu'ils sont, qu'on les observe donc, qu'on voit s'ils sont avides, prompts, colères, interelles, & qu'on

se serve de la connoissance qu'on aura
de leurs défauts pour les en corri-
ger.

14 CHAPITRE

CHAPITRE XVI.

*De la manière de corriger les
jeunes Seigneurs.*

IL n'y a rien de si facile que de
savoir corriger, si l'on n'attache
à ce mot que l'idée qu'on en conçoit
ordinairement ; violenter la nature, on
le peut dès qu'on est le plus fort, mais
l'instruire, l'étudier, la suivre, c'est
ce que

ce que les plus habiles Précepteurs trouvent difficile dans la pratique, cependant c'est ce qu'il faut faire pour bien corriger : les verges peuvent faire des hypocrites, des laches, des esclaves, la seule raison peut faire des honnêtes gens ; ainsi ceux qui élèvent les jeunes Seigneurs doivent les étudier avec une attention particulière, & leur faire connoître leurs fautes, plutôt par la raison que par les sens.

Il est vrai qu'il y a des rencontres où il est nécessaire d'instruire les enfans par leurs sens, mais on ne le doit faire que lorsque la raison ne suffit pas ; dans de pareils cas il faut d'abord tâcher de les persuader de

l'utilité des choses qu'ils doivent faire,
 & s'ils n'ont point assez de lumière
 pour reconnoître leurs obligations, il
 faut les laisser en repos pour quelque
 tems, car ce ne seroit pas les instruire
 que de les forcer de faire extérieurement
 ce qu'ils ne croient pas devoir
 faire, puisque c'est l'esprit qu'il faut
 éduquer & non pas le corps; mais
 s'ils refusent de se rendre aux argu-
 mens les plus convainquans, & qu'ils
 s'obstinent à ne point faire ce que la
 raison leur dicte de faire, il ne faut
 jamais le souffrir, & on ne peut se
 dispenser pour lors de leur infliger
 quelque punition corporelle.

Car si les chatimens n'instruisent
 pas directement l'esprit, ils empêchent

du

du moins qu'on ne goûte le vice, & par-conséquent qu'on ne s'en rende esclave. Ce qu'il y a d'avantageux dans cette conduite est qu'il ne faut pas craindre qu'elle donne de la fausseté à l'esprit comme les plaisirs pourroient lui en donner. Les peines ne remplissent pas la capacité de l'esprit autant que les plaisirs, puisqu'on cesse facilement d'y penser, dès qu'on cesse de les souffrir; lorsqu'il n'y a plus sujet de les craindre, elles n'existent plus les passions & n'irritent pas la concupiscence; enfin elles laissent à l'esprit la liberté de s'occuper de ce qu'il lui plaît, au-lieu que les traces des plaisirs qu'on a une fois goûtés, demeurent fortement imprimées dans l'imagination, elles réveillent continu-

allement les idées des choses sensibles, elles excitent toujours des desirs importuns qui troublent la paix de l'esprit, & enfin elles irritent la concupiscence en toute rencontre ; de sorte qu'on peut, sans crainte, se servir des punitions corporelles envers les enfans quand on ne peut autrement leur faire faire leur devoir.

Il faut néanmoins travailler à les empêcher de regarder les chatimens dont on est contraint de se servir quelquefois à leur égard, comme les suites d'une autorité despotique & d'un empire tyrannique que leur foiblesse nous mettoit en état d'exercer sur eux ; crainte qu'ils ne crussent que le fort est en droit d'opprimer le foible,

&c

& que fatigués des rigueurs d'une
 éducation trop sévère, ils n'en fissent
 porter la peine à ceux qui dans la
 suite se trouveroient soumis à leur
 pouvoir. Pour leur faire avoir de
 justes idées là-dessus, il faut qu'ils
 puissent lire dans nos yeux & remar-
 quer dans toutes nos manières que
 c'est avec regret qu'on se trouve con-
 traint de les corriger. Il conviendrait
 même mieux que ce ne fût que leur
 père, ou leur mère, qui le fît, l'a-
 mour que la nature donne aux en-
 fans pour leurs parens ne laisse pas
 lieu de craindre qu'ils puissent jamais
 les haïr, & quand ils devront leur
 paix & leur racommodement, qu'ils
 regardent alors comme leur souve-
 raine félicité, à leurs Gouverneurs,

ils

ils s'accoutumeront à les aimer, & cet amour fera qu'ils leur laisseront prendre sur leur esprit cet ascendant dont dépend ordinairement le succès de leur éducation.

Mais comme il faudroit sur-tout travailler à faire aimer aux enfans leur devoir, leurs études, & leurs exercices, je croirois que la manière de les corriger la plus utile & la plus convenable seroit de leur en faire regarder l'interruption comme une punition de leurs fautes. L'on viendra peut-être à bout de cela si, lors qu'ils auront fait quelque chose qui ne sera pas bien, au lieu de les faire étudier plus qu'à l'ordinaire, on les empêche absolument d'étudier, leur faisant ce-
pendant

pendant regarder comme une chose honteuse d'être un jour sans perdre quelque chose de l'ignorance avec laquelle ils sont nés.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de la manière de corriger les jeunes Seigneurs dans leur enfance, je vais à présent dire comment on pourroit s'y prendre, quand ils sont dans un âge plus avancé, & voici ce que j'en pense. Je crois que lorsque des jeunes Seigneurs, capables de raison, ont fait une faute, on ne devroit pas leur en parler sur le champ, mais deux ou trois jours après il faudroit leur faire lire l'endroit de quelque satire où le vice dans lequel ils ont donné, est repris; si la nature parle alors

alors à eux, cela suffit, on doit se
taire, elle est le plus persuasif de tous
les orateurs, ses discours font toujours
impression, & son éloquence ne porte
jamais à faux; si elle ne leur dit rien,
il faudroit tâcher d'encherir sur le por-
trait du satirique, particulariser un peu
plus les choses, aider de loin à la na-
ture, épargnant toujours aux jeunes
gens, dont le jugement est déjà formé,
la honte de la correction.

En voilà assez pour mettre sur les
voies ceux que leur inclination parti-
culière portera à réformer l'éducation
de leurs enfans; le titre d'*Essai*, que
porte mon livre, semble m'exempter
de lui donner plus d'étendue. On
m'imputera peut-être des méprises où
je

je pourrai être tombé ; j'avoue que je suis capable de m'égarer, c'est pour-
quoi je ne serai nullement surpris de
me voir redresser par une main savante,
 d'autant plus que cet ouvrage n'est que
 le fruit de quelques lectures, de quel-
 ques reflexions, & de mes loisirs ; &
 que je n'ai eu d'autre dessein, en le
 publiant, que celui de m'acquitter d'une
 partie du tribut que je dois à la
 Société.

BIB.

BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE
D'UN JEUNE SEIGNEUR.

GRAMMAIRE & LANGUES.

PRincipes de la Langue Françoisé,
par Mons. Restaut,
Grammaire générale de M. Beauzée.
Les Tropes de Mons. du Marçais.

Traité

Traité de prosodie par l'Abbé d'ON
vet.

Les Sinonimes François de l'Abbé
Girard & Potier

Remarques sur la Langue Franç, par
Vaugelas.

Dictionnaire étimologique de M. Mé-
nage.

Dictionnaires de Richelet, & de Tre-
voux.

Dictionnaire de l'Académie Françoisé.

Manière d'apprendre les langues par
l'Abbé de Randonvilliers.

Grammaires Italiennes de Veneroni, &
de Palomba.

Gram. Espagnoles d'Oudin, & de M.
de Vayrac.

Gram. Allemandes de Dupont & de
Spattenbach.

Gram.

**Grammaires Angloises de Berry, &
de Dehaynin.**

RHETORIQUE & POÉSIE.

Les Principes de Rhétorique par M.

Le Gras.

Tableau de l'Eloquence Françoisé par

C. de St. Paul.

Règle de la Critique par M. Le Clerc.

**Réflexions sur l'Eloquence par l'Evê-
que de Soissons,**

**Comp. de Cicéron & de Demosthène
par Rapin.**

Pensées de Marc-Aurèle par Jolly.

**Pensées de Cicéron par l'Abbé d'Oli-
vet.**

**Les Oeuvres de Bossuet, Fénelon, &
Fléchier.**

Traité

Traité de la Poësie par M. Gaultier.

Réflexions sur l'Art poétique par Rapin.

Abregé de l'Art poétique par Mar-
montel.

Les Œuvres de Voiture, Molière, Ra-
cine, Corneille, Boileau, Fonte-
nelle, La Fontaine, Rousseau, Cre-
billon, &c.

PHILOSOPHIE & PHYSIQUE.

La Logique de Mons. Le Clerc.

L'Art de penser de Port-Royal.

L'Entendement humain de Locke,
par Coste.

L'Origine des Connoissances humaines,
par Mons. de Condillac.

La Newtonianisme de M. Sigorne.

La Métaphysique de S'Gravesande.

La

[1790]

La Physique de l'Abbé Nollet.
Abrégé de Mécanique, par M. Tra-
band.

GEOGRAPHIE & MATHEMATIQUES.
Traité de Géographie par l'Abbé
Lenglet.

Géographie Royale du Pere l'Abbé.
Elémens de Mathématiques par M.
l'Amy.

Elémens de Mathématiques par M.
Clairaut.

Traité de Mathématiques par M.
d'Ozanam.

Cours de Mathématiques par M.
Wolff.

HISTOIRE & POLITIQUE.

Elémens de l'Histoire par Mons. de
Vallemont.

Histoire

Histoire du Monde par M. Chavreau.

Histoire Universelle par l'Evêque de

Meaux.

Hist. naturelle par M. de Buffon.

Hist. de France par M. de Mezerai.

Hist. Romaine par M. Rollin.

Hist. Ecclesiastique par l'Abbé Fleury.

Traité de la Religion Chretienne par
Abbadie.

Abregé Chronologique par Petau.

Chronologie de l'Abbé Lenglet.

Hist. des Enfans célèbres par Baillet.

Hist. des Hommes illustres par Petau.
Droit des Ambassadeurs.

Hist. des Croisades par Maimbourg.

Œuvres de Tillemont & de L. Echar.

Œuvres de Puffendorf & de Grotius.

Mémoires du Duc de Sully.

Mémoires du Duc de Vileroy.

Mémoires

Mémoires du Duc de la Rochefou-
cault.

Mémoires de H. de Rohan & de
Feuquières.

Mémoires de Turenne & de Monté-
cuculi.

Lettres du Cardinal d'Ossat.

Lettres du Comte de Buffy Rabu-
tin.

Lettres du Président Jeannin.

Lettres d'Estrades & de Bentivog-
lio.

Droit des Ambassadeurs, par de Cal-
lières.

Principes du droit naturel, par Bur-
lamaqui.

OUVRAGES

OUVRAGES de LITTERATURE.

L'Etude des Belles-Lettres par M.
Rollin.

Cours de Belles-Lettres par l'Abbé de
Batteux.

Traité du Bel-Esprit par Monf. le
Callieres.

Lettres Provinciales de M. Pascal.

L'Homme & le Citoyen par Bar-
beyrac.

Caractères de Théophraste par la
Bruyère.

Avantures de Télémaque par Monf.
de Cambray.

Traité de la Mytologie, par L'Abbé
Banier.

[194]

Les Œuvres de l'Abbé de Belle-
garde.

Les Œuvres de St. Evremond, Voi-
ture, Malherbe, Rognier, Balzac,
Patru, la Motte, Voltaire, &c.

8 JU 58

T A B L E

[1595]

T A B L E
D E S C H A P I T R E S.

C H A P. I.

*Des nourices qu'on doit donner &
des Compagnons qu'on doit met-
tre auprès des jeunes Seign.* pag. 1

C H A P.

C H A P. II.

*Des précepteurs qu'on doit donner
aux jeunes Seigneurs pag. 16*

C H A P. III.

*Des sentimens de religion qu'on
doit inspirer à un jeune Sei-
gneur - - - 32*

C H A P. IV.

*De l'amour qu'on doit inspirer aux
jeunes Seigneurs pour leur pa-
trie - - - 44*

C H A P.

CHAP. V.

*Des sentimens qu'on doit inspirer
aux jeunes Seigneurs envers leurs
amis. - - - 55*

CHAP. VI.

*Des sentimens qu'on doit inspirer
aux jeunes Seigneurs à l'égard de
leurs ennemis - - - 72*

CHAP. VII.

*De la manière qu'on doit faire étu-
dier les jeunes Seigneurs. - 84*

CHAP. VIII.

De l'étude des Orateurs - - 93

CHAP.

CHAP. IX.

De l'étude des Historiens - 102

CHAP. X.

De l'étude des Poëtes - 116

CHAP. XI.

De l'étude des Philosophes - 128

CHAP. XII.

De l'étude des Mathématiques 140

CHAP. XIII.

Des exercices du Corps - 149

CHAP. XIV.

Manière de mettre en pratique les

Principes indiqués dans les Cha-

pitres précédens - - 161

CHAP.

CHAP. XV.

*Du jeu & des divertisemens qu'on
peut permettre aux jeunes Sei-
gneurs - - - 169*

CHAP. XVI.

*De la manière de corriger les jeunes
Seigneurs, & des punitions qu'on
peut leur infliger - - 176*

ERRATA.

PAG. 108. lig. 13. intruits, lisez instruits.

150. — 2. lute, lisez lutte.

159. — 17. γδάμματα, lisez γεάμματα.

S'il s'est glissé d'autres fautes dans cet ouvrage, ou des négligences de ponctuation ; on prie le lecteur de se donner la peine de les corriger, & de se rapeller que ceci est imprimé dans un pays étranger.

*Livres nouveaux, à l'usage des Ecoles,
publiés par M. PORNY; & qui se
trouvent chez le même Libraire.*

1°. Les Principes de la Langue Françoisé,
avec une introduction préliminaire concernant
la méthode ordinaire d'enseigner la prononcia-
tion, &c. en François & en Anglois.—*Prix,*
1 shel. 6 sous.

2°. La Grammaire Françoisé-Pratique, en
Anglois, contenant ce qu'il est nécessaire d'a-
prendre pour avoir une connoissance suffisante
de cette Langue; où l'on a par-tout suivi une
méthode claire & raisonnée.—*Prix, 2 shel.*

3°. Exercices de Grammaire, en Anglois,
où l'on apprend à faire l'application des regles de
la Syntaxe Françoisé, à toutes les parties de sa
construction; le tout rédigé dans un ordre sim-
ple, méthodique, & concis.—*Prix, 1 shel. 6 sous.*

4°. Modèles de Lettres, en François & en
Anglois, destinés à l'instruction de ceux qui
sont curieux d'apprendre le vrai stile épistolaire
François.—*Prix, 4 shel.*

5°. Les Elémens du Blason, en Anglois;
contenant l'Origine & l'Antiquité des Armoi-
ries; leurs parties essentielles & intégrantes.
Les Meubles du Blason, leurs Attributs, &
leurs significations, symboliques & allégoriques,
&c. illustrés de vingt-quatre planches en Taille-
douce.—*Prix, 6 shel.*

